

# Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette  
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Juin 1999

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

30e année

Juin 1999

## BULLETIN N°98

### Sommaire

– Exposition d'été William et Marcel Hansen	M.C. Schils	51
– Au fond de la Californie, de merveilleux Bois de Spa	A. Moxhet	55
– A propos de l'exposition de printemps	M.C. Schils	59
– La Dame aux Camélias	G. Peeters	60
– La herde ou troupeau commun de Spa	L. Marquet	73
– Spa à cheval	H. Henri-Jaspar	81
– La 3 <sup>e</sup> édition des <i>Amusemens des eaux de Spa</i>	P. Bertholet	83

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Éditeur responsable: M-Th. Ramaekers, Avenue Reine Astrid, 63 - 4900 Spa.

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

CHÂTEAU DE BEAUMONT

*Spa, Juillet 1927*

*(peint sur ivoire)*

*par Marguerite d'OUTREPONT*

*Coll.: Musée de la Ville d'Eaux*

PAIEMENT DES COTISATIONS

Nous signalons aux personnes intéressées par notre revue trimestrielle que la cotisation annuelle s'élève à 500 frs. Les retardataires ou les distraits... trouveront un virement joint au présent bulletin afin de faciliter le paiement de leur cotisation.

L'A.S.B.L. *Histoire et Archéologie Spadoises* assure la gestion du Musée de la Ville d'Eaux ainsi que celle du Musée spadois du Cheval.

Adresse des deux musées: Avenue Reine Astrid, 77b à 4900 Spa - Tél.: 087/77.44.86

Compte de l'A.S.B.L.: 348-0109099-38: Histoire et Archéologie spadoises asbl - 4900 Spa.

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Av. Reine Astrid, 63 - Spa - Tél.: 087/77.17.68

Tirage du bulletin: 500 exemplaires - Tous les trimestres.

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.

AINSI QUE LE SOUTIEN DE LA PROVINCE DE LIÈGE ET DE SON SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES.

**EXPOSITION D'ÉTÉ**  
***William et Marcel Hansen***  
***Reflets de l'architecture moderne***

C'est à l'instigation de Jean Toussaint, bibliothécaire en chef, que le Comité d'Histoire et Archéologie spadoises a décidé de consacrer sa traditionnelle exposition d'été aux réalisations de deux architectes spadois, père et fils: William et Marcel Hansen.

Par un heureux hasard, ce sujet correspond exactement au thème choisi cette année par la Région wallonne pour les "Journées du Patrimoine", à savoir *l'Architecture moderne de 1850 à 1950*. A l'occasion de cette manifestation, l'exposition d'été sera élargie aux nombreux édifices publics construits à Spa dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, notamment le Pouhon Pierre-le-Grand, la Cascade monumentale, la Galerie Léopold II, l'Établissement des Bains, l'église Notre-Dame et Saint-Remacle...

Les architectes Hansen ont participé à l'érection ou à la transformation de plusieurs d'entre eux, de même qu'à l'édification des nombreuses constructions privées qui accompagnent ce mouvement d'émulation générale.

Louis-Guillaume Hansen, connu sous le nom de William Hansen (1848-1936), a marqué de son empreinte le visage urbanistique de Spa. Architecte de la Ville sans en avoir jamais porté le titre, il émet l'idée, dès 1880, de remodeler complètement le centre de la cité en créant un espace plus homogène entre la Redoute, l'Établissement des Bains, la place Royale et le parc de Sept Heures. Il faut attendre 1903 pour qu'un projet similaire soit accepté. Il porte alors la signature de l'architecte bruxellois Alban Chambon!

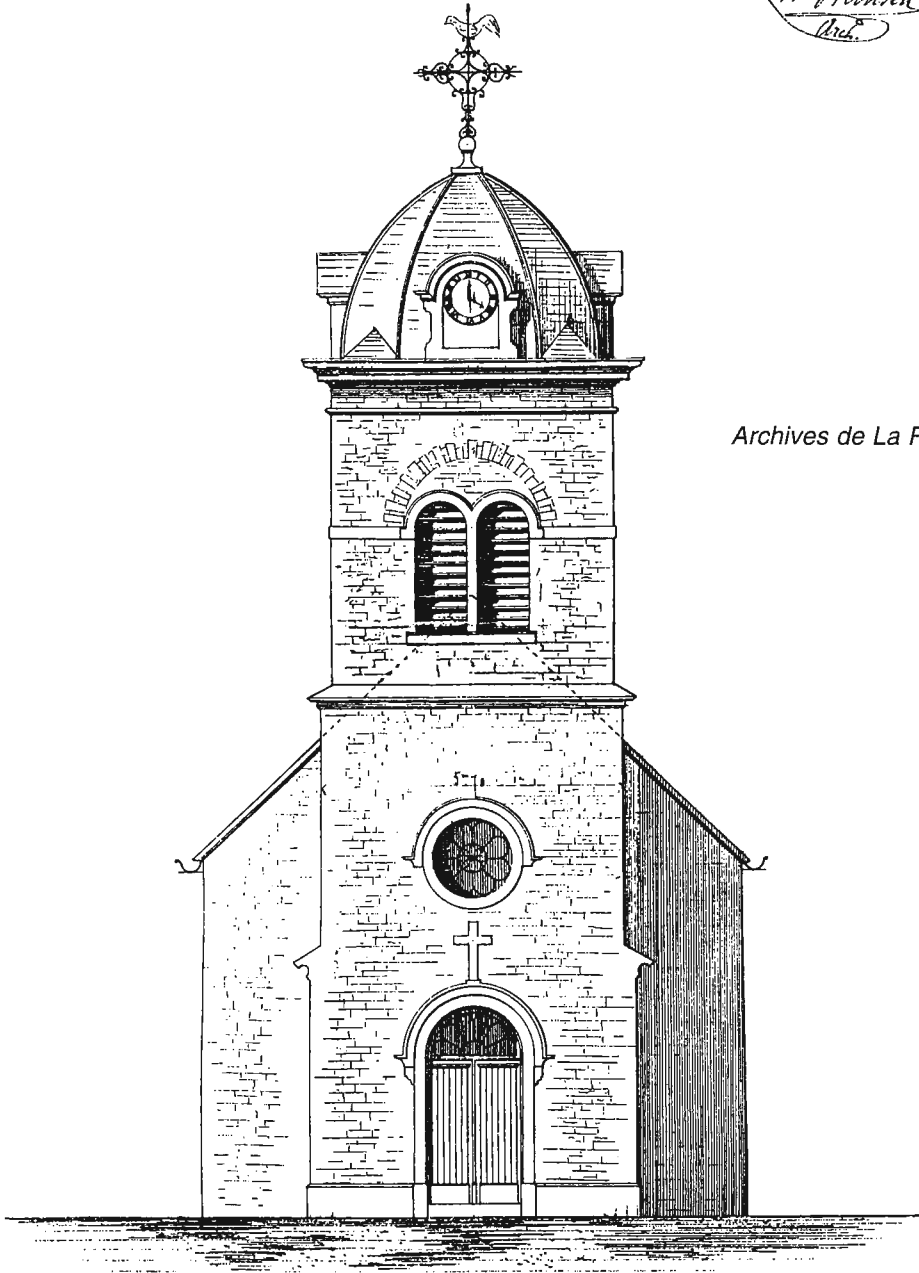
Son oeuvre maîtresse est sans doute la Galerie Léopold II, édifiée de 1878 à 1880 lors de la restructuration complète du parc de Sept Heures. D'autres réalisations sont tout aussi intéressantes telles que les bâtiments de l'actuelle fontaine du Tonnelet (1883) ou le Pavillon de la Ville de Spa à l'Exposition universelle de Liège (1905).

On peut encore citer d'autres projets retrouvés dans les archives du Musée de la Ville d'eaux: les tribunes de l'Hippodrome de la Sauvenière (avant 1880), le pavillon de la Ville de Spa à l'Exposition nationale de 1880, la nouvelle tour de l'église de Desnié (1881), l'école de Dessin et de

Projet d'une tour  
à annexer à l'église de Desnié, commune de La Reid.

Echelle de 1<sup>m</sup> par mètre.

W. Hansen  
Arch.



Archives de La Reid (Theux).

Façade principale.

Les faces latérales sont de même unies, sauf les 2 contreforts.

Vu par M. le Ministre de la Justice, pour être  
annexé à l'église de Desnié, commune de La Reid, le 1<sup>er</sup> Juillet 1881,  
N° 8001

*[Signature]*

Musique (1883), l'abattoir communal d'Ensival (1888), la galerie vitrée recouvrant la cour de l'Établissement des Bains (1888) ainsi que le pavillon destiné à la préparation des bains de boue érigé dans les jardins du même établissement (1889).

Il est également sollicité par les commanditaires privés et bâtit, entre autres, la Villa de la Chapelle (1899), à l'emplacement de l'ancienne gendarmerie. Mais sa renommée dépasse la région spadoise; il réalise plusieurs projets à Stavelot comme la Villa de M. T'Serstevens.

Polyvalent, William Hansen participe activement à la Commission des Beaux-Arts dont il sera un membre actif dès 1883 avant d'en devenir vice-président en 1922 puis président de 1923 à 1926. Il fait partie des quelques membres fondateurs du musée communal en 1894.

Quant à son fils Marcel (1877- ? ), il obtient son diplôme d'ingénieur-architecte en 1898 à l'université de Louvain. Dès 1899, il présente un projet pour le futur Hôtel Britannique.

Vers 1920, il s'associe avec Marcel Paes pour la reconstruction des bâtiments du Casino. Quelques années plus tôt, dans la nuit du 5 au 6 février 1917, la salle de bal et le petit théâtre, datant du 18<sup>e</sup> siècle, furent détruits par un incendie. La guerre terminée, les deux architectes édifient les salons rose et bleu ainsi que l'actuel théâtre, dont la décoration s'inspire de l'ancienne Redoute.

Spécialisé dans la construction de grosses villas, Marcel Hansen exécute les plans du château de Froidcourt à La Gleize, construit entre 1912 et 1923. Plusieurs villas spadoises sortent de ses cartons: la villa du Vieux-Pré (route du Maquisard - 1900), les Noisetiers (boulevard Lühr - 1905), villa Ma Normandie (avenue Cocquelet - 1906), chalet du Soyeureux ( ? - 1906), villa de la Heid-Fanard (avenue du Marteau - 1908), l'Hôtel de Damseaux (rue Albin Body), la villa Beaumont (chemin de la Corniche - 1910).

Après la première guerre mondiale, il quitte Spa pour s'installer à Bruxelles d'où il part pour le Congo. Il y restera plusieurs années avant de revenir au pays.

La plupart de ces projets vous seront présentés du 12 juin au 19 septembre dans les salles du Musée de la Ville d'eaux.



*Portrait de Marie-France Leyh (Photo C.V.).*

### *Au fond de la Californie, de merveilleux bois de Spa...*

Mrs Glenn Evans, de Redondo Beach, Californie, est une artiste dont les miniatures sont probablement ce qui se situe le mieux dans l'ancienne tradition des bois de Spa. A ceux qui s'étonneraient de pareille affirmation, il suffirait de signaler que Mrs Glenn Evans n'est autre que Marie-France Leyh, une Spadoise de la meilleure souche puisque, aînée de treize enfants, elle appartient à une famille qui s'illustra longtemps dans l'hôtellerie de la Perle des Ardennes et plus particulièrement dans deux établissements que les nécessités de la vie actuelle ont fait changer de vocation, à savoir le "Grand Hôtel Britannique" et le "Château Sous-Bois".

#### *D'académie en ateliers*

C'est parce qu'il n'était pas dans la mentalité de l'époque que les jeunes filles fassent la navette entre Spa et Liège pour y poursuivre des études que, peu avant la guerre, Marie-France Leyh suivit les cours de l'Académie de Spa, qui avait ses locaux au coin des rues Servais et de la Poste, locaux qui disparurent lors de la construction des actuels bâtiments postaux. En plus des leçons de professeurs comme MM. Micha et Maurice Pottier, Marie-France Leyh y bénéficia aussi de l'énorme expérience de Léon Crehay qui, expert dans la peinture à l'huile, fabriquait lui-même ses boîtes et lui permit, par une fréquentation assidue de l'atelier, d'être en quelque sorte une élève particulière peu à peu initiée à cet art bien spécial dans lequel le support, la peinture et le vernis jouent des rôles essentiels, puisque, si la préparation du bois est extrêmement importante, il ne faut pas moins de quatorze couches de vernis avec ponçage après la cinquième pour donner aux jolités de Spa cette finition unique qui confère tout son épanouissement à la peinture.

Il y avait à Spa un couple qui ne vivait que pour l'art. L'épouse était une Verviétoise dont les talents de restauratrice de tableaux étaient connus jusqu'au Louvre. Nanti d'une culture artistique vaste et solide doublé des connaissances chimiques impliquées par sa profession, le ménage consacrait ses hivers à la décoration de boîtes en bois de Spa. Il s'agissait presque d'une entreprise familiale, car la soeur de la dame tenait, dans une vieille rue de Spa, un magasin dont l'une des vitrines présentait des boîtes peintes qu'il ne restait plus qu'à faire remplir de pralines proposées dans l'autre vitrine. Le couple ne donnait pas de leçons, mais, ayant vu ce que Marie-France réalisait chez Crehay, les époux acceptèrent de la prendre avec eux pour décorer les boîtes que leur fabriquait M. Lousberg, orfèvre en la matière.





*Lavis de M.-F. Leyh d'après un croquis de Ch. Denis de Beurieux (coll. privée).*

C'est de cette façon que Marie-France Leyh put développer de manière intensive ses dons en s'initiant notamment à la copie de gravures anciennes ainsi qu'à l'interprétation de scènes inspirées de Watteau ou de Boucher. Il est manifeste que c'est la fréquentation de modèles de cette qualité assortie des conseils de spécialistes aussi avertis qui donna au talent inné de Marie-France Leyh l'épanouissement qui l'amène à peindre encore aujourd'hui des aquarelles ou des huiles que même des personnes expertes pensent être de Collin Leloup.

### Des décalcomanies?

Après la guerre, Marie-France Leyh épousa Glenn Evans, un de nos libérateurs, et partit s'installer entre Los Angeles et San Diego, à Redondo Beach, une petite ville au climat très doux dans la baie de Santa Monica et dont la plage, malheureusement, commence aujourd'hui à être envahie d'une bordure de buildings. Tout en élevant ses enfants dans cette cité où se vivent intensément les problèmes de la pauvreté des "mojados" ou "wet-backs", ces Mexicains qui tentent de trouver de l'emploi aux États-Unis, Marie-France n'avait pas oublié ses dons picturaux, mais était bien en peine de les faire valoir sur place, les Américains ne faisant guère la différence entre une miniature et une décalcomanie, entre un bois de Spa et une boîte en fer blanc décorée à l'emporte-pièce. "Heureusement, dit-elle, cela a quelque peu changé depuis qu'ils voyagent et viennent se cultiver en Europe". C'est ainsi, d'ailleurs, que, tout récemment, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, se tenait près de Los Angeles une exposition de ses peintures à l'huile. Quoi qu'il en soit, notre artiste, depuis plusieurs années, revient fréquemment faire des séjours chez sa maman à Spa et, si elle ramène avec elle des boîtes peintes en Californie, celles-ci proviennent encore du stock que lui laissèrent ses anciens maîtres.

C'est avec beaucoup d'intérêt que Marie-France Leyh voit les efforts entrepris à Spa pour favoriser la renaissance des jolités. Même si elle n'est pas toujours d'accord sur certains types de décoration actuelle, elle apprécie hautement la collaboration d'un de ses beaux-frères qui a hérité des outils de M. Lousberg et, pour son plaisir, s'adonne à la restauration et au vernissage, tandis qu'un de ses neveux a trouvé le moyen de refaire des boîtes aux formes travaillées à l'ancienne.

Quand elle retourne en Amérique, Marie-France Leyh ne manque jamais d'emporter des photos qu'elle a prises elle-même à Spa et qui, avec ses souvenirs, serviront de support à son inspiration pour peindre là-bas de jolis coins de la ville d'eaux. Un de ses plus chers souhaits est d'ailleurs de pouvoir organiser l'an prochain dans sa ville natale une exposition de ses peintures. Personne ne doutera que cela en vaille la peine.

Albert Moxhet

Le Courrier, jeudi 8 juillet 1982



FLORE DE SPA & SES ENVIRONS .

Nom *Viola tricolor* Murray  
 " *Violettes des champs*  
 Famille *Violariées*  
 Terrain *colliné*  
 Floraison *juin à septembre*

G.-J. Crehay, dessin à la gouache d'une violette des champs.  
 (Coll. Institut Botanique de l'Université de Liège).

*A propos de l'exposition de printemps*  
*Un aspect méconnu du peintre*  
*Gérard-Jonas Crehay (Spa 1816 - Spa 1897)*

Patriarche de la dynastie des Crehay, Gérard-Jonas est l'un des principaux représentants de l'école paysagiste spadoise. Son activité créatrice commence par la décoration de Bois de Spa, artisanat local déjà exercé par sa soeur aînée Gérardine.

A 22 ans, il entre à l'Ecole de Dessin de Spa, dans la classe d'Edouard Delvaux (1806-1862). Ce dernier, maître du paysage et de la peinture sur le motif, l'initie à la peinture de chevalet. En 1851, ses études achevées et nanti d'une prime du Gouvernement, il part un an à Paris. Au Louvre, il copie les peintres hollandais et côtoie d'autres artistes, peut-être même Corot.

De retour à Spa, il est nommé professeur de dessin à l'Ecole moyenne, nouvellement créée. Durant 38 ans, il se consacrera à cet enseignement. Parallèlement, il continue à peindre et expose régulièrement en Belgique (Gand, Anvers, Bruxelles) puis à l'étranger (Paris, Londres, Vienne et Berlin).

Dans l'étude qu'il a consacrée aux Crehay<sup>1</sup>, Philippe Vienne constate un arrêt de production inexplicable dans la carrière de l'artiste entre 1868 et 1872. On peut supposer dès lors qu'il a consacré ces 4 années à la réalisation de cette "Flore de Spa et ses environs". Malheureusement, si un grand nombre de planches sont signées, aucune n'est datée. Cependant une autre datation semble confirmer cette théorie car c'est aux alentours de 1870 que le commanditaire de cet herbier, le fabricant d'armes liégeois Nicolas-Auguste Francotte-Dardespine (1801-1880), se prend d'une passion tardive pour la botanique.

Offert à l'Institut de Botanique de l'Université de Liège en avril 1898, cet ensemble a été redécouvert par M. Joseph Beaujean. C'est grâce à sa perspicacité que nous pouvons vous présenter cette oeuvre exceptionnelle.

Les 370 planches qui constituent cet herbier peint à la gouache d'après nature représentent un travail considérable et, outre leur intérêt scientifique, ont une valeur artistique indéniable.

M.C. Schils

---

<sup>1</sup> VIENNE, Ph., *Les Crehay, peintres spadois*, mémoire de la section Histoire de l'Art et Archéologie, Univ. De Liège, année académique 1990-1991.

## La Dame aux Camélias

### III

Le texte de Jules Janin, publié en tête de la deuxième édition de *La Dame aux Camélias* (1850), et qui deviendra la préface de la plupart des éditions modernes du roman, est un des rares textes encore "vivants" de ce critique littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Grâce à cette préface, quelques détails sur le dernier séjour de Marie Duplessis à Spa, au début de l'été 1846, nous sont parvenus.

*"J'ai dicté ce matin [6 septembre 1850], au petit Alexandre Dumas, une préface à La Dame aux Camélias, et il me semble que la chose est bien venue; cela n'était pas facile, pour un homme grave, et qui frappe à la porte de l'Académie."*<sup>2</sup> Homme grave, Jules Janin? Fi donc, l'hypocrite! Quant à ses prétentions académiques, elles ne seront satisfaites que vingt ans plus tard, le 8 avril 1870, quand il succédera à Sainte-Beuve.

Deux mots s'imposent sur l'auteur assez oublié de cette préface, qui fut aussi un familier de Spa - et même le deuxième "bourgeois de Spa"<sup>3</sup> - où il fréquenta Meyerbeer, Etienne Arago, Franz Liszt, François Ponsard, Jules Hetzel et quantité d'autres personnages.

Jules Janin est né à Saint-Etienne en 1804. A 21 ans, après de brillantes études secondaires à Lyon puis à Paris, au Lycée Louis le Grand, il s'engage dans le journalisme; d'abord au *Figaro*<sup>4</sup>, ensuite à *La Quotidienne*<sup>5</sup>. En 1829, il publie un roman "frenétique", bien dans le goût romantique du temps, *L'âne mort ou la femme guillotinée*, qui connaît un grand succès. L'année suivante, alors que la Révolution de Juillet chasse définitivement les Bourbons du trône, Janin entre au *Journal des Débats*, dirigé par les Bertin. Il y assurera chaque lundi, pendant quarante années, la critique dramatique, renouvelant d'ailleurs ce genre littéraire en l'élargissant à tous les aspects de la vie culturelle, mondaine et sociale. Janin s'intéresse au cirque, aux Funambules, aux tréteaux forains, aux épidémies de choléra, à la thèse en Sorbonne, aux ventes sensationnelles, aux événements musicaux, aux inaugurations des lignes de chemins de fer... Grâce à lui, écrit Théodore de Banville, le feuilleton devient un témoin de la vie moderne.<sup>6</sup>

<sup>2</sup> Jules Janin, *Lettres à sa femme*, tome I, p. 535 - lettre 227 du vendredi 6 septembre 1850.

<sup>3</sup> "Le Conseil communal décida en 1840 de conférer le titre honorifique de Bourgeois de Spa aux Bobelins éminents qui mirent leur haute influence au service de la cité." (v. Georges Spailier, *Histoire de Spa*, 3e édition, 1984, XII, 35). Jules Janin reçut ce titre en 1853.

<sup>4</sup> Titre d'un journal littéraire et satirique non-conformiste; rien à voir avec *Le Figaro* d'aujourd'hui.

<sup>5</sup> Journal légitimiste et traditionaliste.

<sup>6</sup> in *Le National*, 13 novembre 1871.

Peut-on attendre d'un homme qu'il parle avec compétence de tant de domaines distincts? Le style de Janin est révélateur et fournit une première réponse: dans ses articles, les parenthèses et les digressions, les mots d'esprit et les menus échos détournent sans cesse le lecteur du sujet annoncé, prétexte à bavardage. Les conditions d'écriture le confirment: Janin écrit vite et il improvise volontiers. Les vingt-cinq pages de l'article "*Les eaux de Spa*", qui paraît dans la respectable *Revue des Deux Mondes* en 1849, ont été écrites en quatre jours. Quatre jours pendant lesquels Janin trouve également le temps de rédiger son feuilleton du lundi, d'assister à un dîner à l'Elysée et à un autre dîner chez les Clary, et de s'occuper de son abondante correspondance. L'historien spadois Albin Body a eu l'occasion de connaître Janin de près puisque le critique a logé, à de très nombreuses reprises, dans sa maison de Spa. Albin Body ne nourrit aucune hostilité à son égard, et nous pouvons donc le croire lorsqu'il nous montre Janin au travail, "*couché dans sa chaise longue*" et dictant à sa femme, en l'inventant à mesure, un de ses "lundis".<sup>7</sup>

A cette superficialité et à cette rapidité d'exécution, il faut ajouter un autre défaut, plus grave encore: il arrive que Jules Janin parle de ce qu'il ne connaît pas. Ce qui est, pour le moins, déshonnête. Le même Albin Body note: "*C'était de Spa qu'il [Janin] envoyait aux Débats ses revues dramatiques de la semaine: comptes rendus de pièces auxquelles il n'avait pas assisté et dont il parlait avec une assurance superbe, appréciations sur le jeu et le talent d'artistes qui lui étaient totalement inconnus.*"<sup>8</sup>

Quoi d'étonnant, dès lors, que la postérité n'ait pas retenu grand-chose de l'oeuvre du "Prince des Critiques", comme l'appelaient ses contemporains? Emile Zola, dans un article de 1880, rappelle que Janin - décédé en 1874 -, parlant des *Illusions perdues* de Balzac, trouvait ce livre "*sans style, sans mérite et sans talent*". Après un jugement pareil, dit Zola sans aucun ménagement, "*on aurait dû asseoir Janin sur sa couronne comme sur une chaise percée*". Ce Janin qui, "*dans ce style fluide qui coulait comme une eau tiède [...] a refait pendant quarante années le même article au rez-de-chaussée des Débats. Quarante années du même bavardage vide, quarante années de critique inutile et fleurie.*"<sup>9</sup> Jugement sans appel, confirmé par beaucoup d'autres.

La carrière de Jules Janin commence donc en même temps que le règne de Louis-Philippe, et notre auteur se sent tout à fait heureux dans cette nouvelle France opulente. Issue des barricades, la

<sup>7</sup> Albin Body, *Meyerbeer aux Eaux de Spa*, Bruxelles, Rozez, 1885 - pp. 101-102.

<sup>8</sup> Albin Body, *ibidem*.

<sup>9</sup> Emile Zola, *Le roman expérimental*, Garnier-Flammarion (1971), pp. 315-319.

Monarchie de Juillet a installé sur le trône le pouvoir de la classe moyenne "à l'exclusion, en droit, de tout ce qui était au-dessous d'elle et, en fait, de tout ce qui avait été au-dessus."<sup>10</sup> Quelque trois cents familles opulentes, égoïstes et franchement réactionnaires ont "confisqué" au peuple les Trois Glorieuses. Le "pays légal", comme dit Guizot, compte, après 1830, 180 000 électeurs pour 34 millions de Français, - soit un sur deux cents. On s'est battu pour la liberté... et la liberté économique a triomphé. La grande industrie se développe avec allégresse, les sociétés par actions se multiplient; le prolétariat aussi. Les patrons fixent selon leur bon plaisir les salaires et les conditions de travail; les actionnaires et les spéculateurs déterminent les prix à leur convenance. Aussi, entre 1830 et 1848, les denrées augmenteront de 17% et le salaire journalier, pour 16 ou 17 heures de présence dans les filatures, chutera de 2,75 F à 1,80 F<sup>11</sup>. Les coalitions ouvrières et la grève sont, bien entendu, interdites.

Dans cette France des notables, et il s'y est confortablement installé, Janin se lie vite à beaucoup de gens intéressants. Il sera l'ami de François Guizot - le Ministre tant contesté qui refuse toute réforme intérieure, en particulier sur le plan électoral et social, et qui beugle à ses pareils: "*Enrichissez-vous!*". Il dîne très souvent chez le banquier Benoît Fould, avec qui il joue au lansquenet et discute placements. Il est très lié aussi aux banquiers Pereire, au Prince de Ligne (l'ambassadeur de Belgique à Paris), au Prince Anatole Demidoff, l'époux de la princesse Mathilde Bonaparte. Des relations utiles qui, ajoutées à celles qu'il s'est acquises en qualité de critique dramatique, font de lui un homme puissant auquel on s'adresse pour obtenir places et avantages et que l'on presse d'honorer de sa présence telle ou telle manifestation. Janin n'a rien d'un démocrate. Preuve. En 1844, il rend compte à sa femme d'une distribution de prix qu'il a présidée dans un quartier populaire: "*Je n'ai jamais entendu des noms plus affreux, de vrais noms du faubourg Saint-Antoine: Mmes Patouillard, Lizon, Savon, Grimelod, Cacasue, Riobert, Tripard, etc. Je n'ai jamais vu de plus vilaines mamans, enveloppées dans leur tartan, et des bonnets, et des messieurs, et des élèves, et des toupets! Eh bien! de ces noms affreux peints sur toutes les enseignes du quartier, il sortait de jolies petites frêles, mignonnes, jolies, charmantes, des roses du fumier!*"<sup>12</sup> Autre langage, en 1847: plus question de "fumier" quand il voit la famille du Ministre Teste, coupable d'avoir illégalement accordé une concession minière contre la somme de 100 000 francs, se diriger vers la prison du Luxembourg. "*Ces pauvres gens font pitié à voir. C'est le commandant qui a donné le*

<sup>10</sup> Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Gallimard, 2e édition (1942); p. 26.

<sup>11</sup> Henri Guillemin, *La première résurrection de la République*, Gallimard (1967), p. 33.

<sup>12</sup> Jules Janin, *735 lettres à sa femme*, textes décryptés, classés et annotés par Mergier-Bourdeix, d'après les autographes de la Northwestern University Evanston-Illinois USA - Tome I (lettres 1 à 248, de 1842 à 1850), Klincksieck, 1973 - pp. 70-71 (15 septembre 1844).

*bras à ces dames pour les conduire dans cet asile de Fieschi et de tant de régicides. Le commandant en avait le coeur brisé, ces femmes n'avaient même pas la force de pleurer. On ne parle que de cela dans Paris, et toi qui me connais, toi qui sais combien ces choses d'honneur me touchent et m'attristent, tu peux penser que je suis tout entier à ces émotions.*"<sup>13</sup>

Et l'homme privé - l'homme "grave" qu'il prétend être? Quand, en 1839, Janin demande la main d'Adèle Huet au père de celle-ci, Nicolas-François Huet, avocat au Conseil du Roi et à la cour de Cassation, ce dernier prend ses renseignements<sup>14</sup>: de 1829 à 1832, Jules Janin s'est affiché avec Mademoiselle Georges, la grande tragédienne - dix-sept ans de plus que Jules et ancienne maîtresse du 1<sup>er</sup> Consul; de 1833 à 1838, il a mené joyeuse vie avec la Marquise de la Carte, et la fin récente de cette aventure a été un vaudeville: Janin a surpris sa maîtresse dans les bras de son ami le prince Demidoff, ex-Chambellan de l'Empereur de toutes les Russies... On comprend les réticences du futur beau-père qui finit cependant par donner son consentement. Et, sans doute pour redorer son blason, Jules Janin fait signer son contrat de mariage par les personnalités les plus prestigieuses du monde politique et artistique<sup>15</sup>: Hector Berlioz, Eugène Delacroix, Ingres, Adolphe Thiers, Teste (le futur prévaricateur dont il vient d'être question), toute la rédaction des *Débats* (les Bertin en tête), les banquiers Fould, Maître Chaix d'Est-Ange (l'avocat qui défendra Baudelaire), Boulay de la Meurthe (qui sera le vice-président de la II<sup>e</sup> République)...

\*

\*      \*

Jules Janin séjourne pour la première fois à Spa en août 1845. *Les Débats* l'ont chargé de "couvrir" les fêtes du 75<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Beethoven à Bonn<sup>16</sup>. En cours de voyage, il doit changer de train et, comme il est en avance sur son horaire, il ne se refuse pas un petit détour par Spa, dont la renommée est européenne. A Pepinster, il fait charger ses bagages sur l'impériale de la voiture omnibus et il achève la route à pied. Le lendemain matin, à l'Hôtel d'Orange, Edouard Davelouis, le Directeur des Jeux du Casino, se présente à lui. Certaines nouvelles vont vite dans la cité, et la notoriété de Janin est grande. Davelouis se propose d'être le cicerone du critique, il l'emmène dans sa voiture pour faire le tour des Fontaines, il le conduit près des tables de jeu et il le régale, le soir, d'un dîner dont le plat principal est constitué de truites pêchées dans la région. Jules

<sup>13</sup> Jules Janin, *op. cit.*, lettre du 10 juillet 1847.

<sup>14</sup> Mergier-Bourdeix, *Les amours de Jules Janin et "Le mariage du critique"*, une correspondance inédite, Klincksieck 1968 - pp. 97-114.

<sup>15</sup> Mergier-Bourdeix, *Les amours de Jules Janin et "Le mariage du critique"*, correspondance inédite, Klincksieck, 1968.

<sup>16</sup> Beethoven est mort à Vienne en 1827, 18 ans plus tôt; Bonn, c'est sa ville natale.



Janin est séduit; c'était le but de Davelouis: transformer Janin en agent de publicité pour la ville d'Eaux. La publicité rédactionnelle ne coûte que quelques prévenances et un bon dîner. Cette façon d'agir était en usage dans toutes les stations thermales et plus d'un journaliste y a succombé.<sup>17</sup>

De Bonn, le 13 août 1845, Jules Janin invite sa jeune femme, Adèle (elle a 25 ans, lui 41), à venir le rejoindre à Spa, le 18 août. Adèle sera au rendez-vous et les époux logeront pendant une semaine à l'Hôtel de Flandre, rue du Waux-Hall. Le séduisant prince Demidoff et son épouse, Mathilde Bonaparte, séjournent dans le même hôtel<sup>18</sup>, de même que Franz Liszt<sup>19</sup>, qui rentre aussi de Bonn, où il a tenu un rôle actif. Liszt donne un concert dans la ville d'eau le 20 août; "*l'entrée coûtait 3 francs*, nous dit Albin Body, *et la recette fut de 237 frs 95.*"<sup>20</sup> C'est pendant ce séjour que Jules Janin est le témoin amusé de l'expulsion de la Redoute de la pétulante Lola Montès.

Les Janin regagnent Paris le 26 août, et le 1<sup>er</sup> septembre 1845 déjà, Janin rend compte de ses impressions spadoises dans un long articles des *Débats*. Davelouis n'a pas obligé un ingrat<sup>21</sup>. C'est le début d'une longue amitié entre les deux hommes.

\*

\*      \*

En juin 1846, Jules Janin assiste à Lille d'abord, puis à Bruxelles, le 16, aux fêtes somptueuses que donne la Compagnie des Chemins de fer du Nord pour l'inauguration de la ligne de Paris à Bruxelles<sup>22</sup>. A Lille, sept cents convives participent au banquet; à Bruxelles, huit mille invités se pressent au bal. La Compagnie appartient aux Rothschild, et pour eux, l'affaire est tellement mirifique qu'elle mérite bien d'engager quelques frais. Henri Guillemin nous le rappelle en quelques chiffres: "*Apport de l'Etat, 87 millions, apport de la Compagnie, 60 millions; durée de la concession première: quarante ans. Les bénéfices de la Compagnie seront de 14 millions par an.*

<sup>17</sup> v. Armand Wallon, *La vie quotidienne dans les villes d'eaux*, Hachette, 1981 - pp. 45-46.

<sup>18</sup> *Liste officielle des Etrangers*, 25 août 1845: Hôtel de Flandre, Demidoff, secrétaires et suite, 6.

<sup>19</sup> Liste n°21, 21 août 1845, Hôtel de Flandre. - LISZT François, artiste et maître de Chapelle avec sa suite, 3.

<sup>20</sup> Albin Body, *Le Théâtre et la Musique à Spa*, Bruxelles, Rozez, 2e édition (s.d.) - p. 199.

<sup>21</sup> Cet article des *Débats* sera très souvent et longtemps reproduit. On le retrouve dans *Les Plaisirs de Spa* (1847), dans le Guide Joanne, *Spa et ses environs*, Hachette (1855), dans une "anthologie" de Brutus Durant (s.d.) et, partiellement, dans *Variétés littéraires* de Jules Janin, Hachette, 1860 (v. le chapitre "Extrait de mon voyage à Brindes"). - Etienne Arago, dans *Spa et ses jeux*, Levêque, 1852 (2e édition), chant VI, pp. 93 sq, critique vertement son ami qui a pris la défense de Davelouis et du jeu.

<sup>22</sup> Il ne faudra plus désormais que 11h30 pour aller de Paris à Liège. Départ de Paris à 6h30, arrivée à Liège à 18h30. (Guide Joanne, *Spa et ses environs*, 1855, p. 1).

*Autrement dit, les financiers auront, en moins de 5 ans, récupéré leur capital et continueront pendant 35 ans à toucher leurs 14 millions annuels. Qui dit mieux?"<sup>23</sup>*

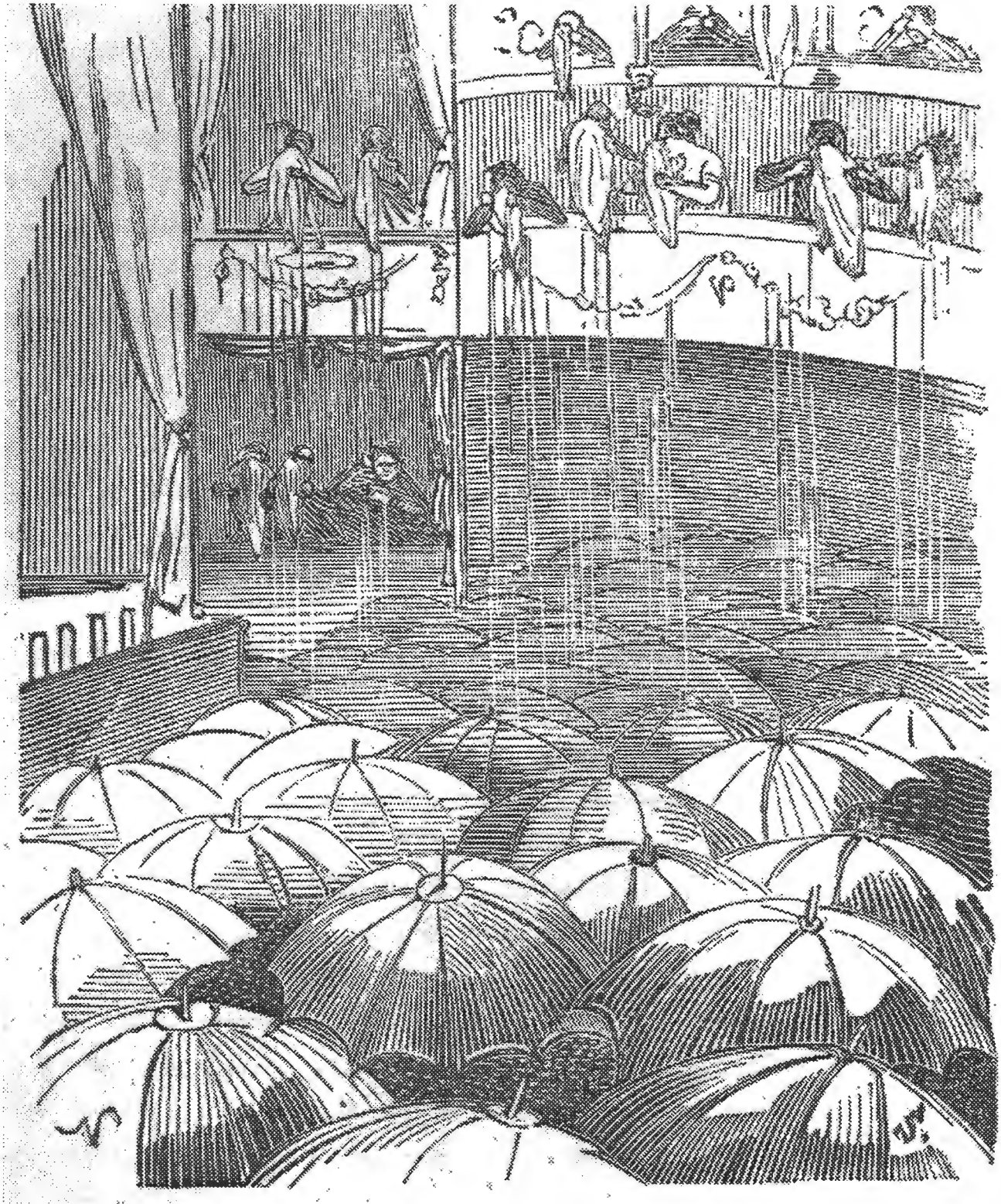
Jules Janin, petit actionnaire des Chemins de fer et auteur de la cantate de circonstance que Hector Berlioz a mise en musique et dirigée personnellement à Lille, reviendra souvent sur cet événement. *"Le chemin du Nord est, comme on le sait, écrira-t-il encore en 1849, une des créations les plus magnifiques de la révolution de juillet. [Hélas! elle a vécu, cette révolution!] Il n'y a pas si longtemps déjà que cette oeuvre immense, accomplie en si peu d'années, fut inaugurée par ces jeunes gens de race royale [les ducs de Nemours et de Montpensier, fils de Louis-Philippe] qu'on appelait les princes de la jeunesse. Je les vois encore arrivant à Lille au bruit du canon, au son des cloches, au milieu de l'enthousiasme populaire."<sup>24</sup>*

C'est au bal, à Bruxelles, que Janin revoit Marie Duplessis pour la troisième et dernière fois de sa vie. Les deux fois précédentes, il l'avait rencontrée dans des théâtres parisiens: au foyer du Gymnase, où elle s'entretenait avec Franz Liszt, et quelque mois plus tard, à l'Opéra. Janin souligne la beauté et la distinction de Marie. Sa présence aux côtés des personnalités les plus éminentes dit assez qu'elle est désormais une des reines du tout-Paris.

*"[...] Je l'ai revue une troisième fois, écrit Janin dans la préface de La Dame aux Camélias, à l'inauguration du chemin de fer du Nord, dans ces fêtes que donna Bruxelles à la France, devenue sa voisine et sa commensale. Dans cette gare, immense rendez-vous des chemins de fer de tout le Nord, la Belgique avait réuni toutes ses splendeurs: les arbustes de ses serres, les fleurs de ses jardins, les diamants de ses couronnes. Une foule incroyable d'uniformes, de cordons, de diamants et de robes de gaze encombraient cet emplacement d'une fête qu'on ne reverra pas. La pairie française et la noblesse allemande, et la Belgique espagnole, et les Flandres et la Hollande parée de ses antiques bijoux, contemporains du roi Louis XIV et de sa cour, toutes les lourdes et massives fortunes de l'industrie, et plus d'une élégante Parisienne, semblables à autant de papillons dans une ruche d'abeilles, étaient accourues à cette fête de l'industrie et du voyage, et du fer dompté et de la flamme obéissant au temps vaincu. Pêle-mêle étrange, où toutes les forces et toutes les grâces de la création étaient représentées, depuis le chêne jusqu'à la fleur, et de la houille à l'améthyste. Au milieu de ce mouvement des peuples, des rois, des princes, des artistes, des forgerons et des grandes coquettes de l'Europe, on vit apparaître, ou plutôt moi seul je vis*

<sup>23</sup> Henri Guillemin, *La première résurrection de la République*, Gallimard (1967), p. 33.

<sup>24</sup> Jules Janin, "Les Eaux de Spa", *Revue des Deux Mondes*, 1849.



*apparaître, plus pâle encore et plus blanche que d'habitude, cette charmante personne déjà frappée du mal invisible qui devait la traîner au tombeau.*

En effet, depuis le mois de février 1846 après son mariage anglais avec Edouard de Perrégaux, Marie a vécu quatre mois difficiles: besoin d'argent pour faire face aux dettes qui s'accumulent, procès avec des créanciers, courses au Mont-de-Piété, et surtout progrès de la phtisie; Marie a vu beaucoup de médecins - elle sait ce qui l'attend - et elle est moins sortie de son appartement du boulevard de la Madeleine. A un bal où elle avait paru, Paul de Saint-Victor s'est aperçu de son état: *"L'idéale blancheur de sont teint, écrit-il, s'était fondue comme une neige au feu de la fièvre; les morbides rougeurs de l'épuisement rongeaient par place sa joue amaigrie; ses grands yeux noirs éteints et cernés se consumaient lentement sous ses paupières."*<sup>25</sup> En dépit de cela, elle reste séduisante.

*"Elle était entrée dans ce bal, poursuit Janin, malgré son nom, et à la faveur de son éblouissante beauté! Elle attirait tous les regards, elle était suivie de tous les hommages. Un murmure flatteur la saluait sur son passage, et ceux même qui la connaissaient s'inclinaient devant elle; elle cependant, toujours aussi calme et retranchée dans son dédain habituel, elle acceptait les hommages, comme si ces hommages lui étaient dus."*

Pendant ce bal, Marie va se débarrasser d'un cavalier fâcheux et obstiné, beaucoup plus préoccupé de se pavaner fièrement à son bras que de s'inquiéter d'elle. N'avoir jamais été aimée sincèrement par personne, devoir toujours subir ces importuns égoïstes, voilà, dit Janin, le drame de Marie Duplessis, un drame accru par la certitude que la maladie ne lui laisse plus beaucoup de temps. L'ennui, le vide et l'échec d'une pareille vie, la tuent. Et pour s'étourdir, Marie Duplessis danse et danse encore, jusqu'à l'aube.

Janin et son épouse gagnent Spa le 17 ou le 18 juin et descendent à l'Hôtel de Flandre pour plusieurs semaines<sup>26</sup>. Marie Duplessis arrive à Spa quelques jours après. Sans doute est-elle venue de Bruxelles en plusieurs étapes. La *Liste officielle des Etrangers*, une fois de plus, est muette.

<sup>25</sup> Paul de Saint-Victor, cité par Jacques Dyssord, *La vie amoureuse de la Dame aux Camélias*, Flammarion, 1930 - p.165.

<sup>26</sup> *"Liste Officielle des Etrangers à Spa, 22 juin 1846: Hôtel de Flandre: Jules Janin, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur à Paris, avec Mme son épouse et suite 3."*

*"Le surlendemain de cette fête, elle vint de Bruxelles à Spa, par une belle journée, à l'heure où ces montagnes couvertes de verdure laissent pénétrer le soleil, heure charmante!*

*"On voit alors accourir toute sorte de malades heureux, qui viennent se reposer des fêtes de l'hiver passé, afin d'être mieux préparés aux joies de l'hiver à venir. A Spa, on ne connaît pas d'autre fièvre que la fièvre du bal, et pas d'autres remèdes que la causerie et la danse et la musique, et l'émotion du jeu, le soir, lorsque la Redoute s'illumine de toutes ses clartés, que l'écho des montagnes renvoie en mille éclats les sons enivrants de l'orchestre. A Spa, la Parisienne fut accueillie avec un empressement assez rare dans ce village un peu effarouché, qui abandonne volontiers à Bade, sa rivale, les belles personnes sans nom, sans mari et sans position officielle. A Spa aussi, ce fut un étonnement général quand on apprit qu'une si jeune femme était sérieusement malade, et les médecins affligés avouèrent qu'en effet ils avaient rarement rencontré plus de résignation unie à plus de courage.*

*"Sa santé fut interrogée avec un grand soin, avec un grand zèle, et après une consultation sérieuse on lui conseilla le calme, le repos, le sommeil, le silence, ces beaux rêves de la vie! A ces conseils elle se prit à sourire en hochant la tête d'un petit air d'incrédulité, car elle savait que tout lui était possible, excepté la possession de ces heures choisies, qui sont le partage de certaines femmes, et qui n'appartiennent qu'à elles seules. Elle promit cependant d'obéir pendant quelques jours, et de s'astreindre à ce régime d'isolement; mais, vains efforts! on la vit quelque temps après, ivre et folle d'une joie factice, franchissant, à cheval, les passages les plus difficiles, étonnant de sa gaieté cette allée de Sept-Heures<sup>27</sup> qui l'avait trouvée rêveuse et lisant tout bas sous les arbres.*

*"Bientôt elle devint la lionne de ces beaux lieux. Elle présida à toutes les fêtes; elle donnait le mouvement au bal; elle imposait ses airs favoris à l'orchestre, et, la nuit venue, à l'heure où un peu de somme lui eût fait tant de bien, elle épouvantait les plus intrépides joueurs par les masses d'or qui s'amoncelaient devant elle, et qu'elle perdait tout d'un coup, indifférente au gain, indifférente à la perte. Elle avait appelé le jeu comme un appendice à sa profession, comme un moyen de tuer les heures qui la tuaient."*

---

<sup>27</sup> Résumant ce passage dans *La Fleur du Mal* (p. 232), Micheline Boudet écrit: *"Le lendemain, si la journée est ensoleillée, elle franchit à cheval les passages les plus difficiles de l'allée des Sept-Heures où, il y a trois ans à peine, elle se promenait rêveuse auprès du comte de Stackelberg."* Deux erreurs d'interprétation: Janin ne dit pas - et pour cause! - que c'est dans le Parc de Sept-Heures que Marie caracolait; ensuite, quand il la dit "rêveuse", Janin ne fait pas allusion à un séjour précédent, mais à la première période du même séjour. De tels glissements (je l'ai dit en commençant) sont fréquents dans les biographies de Marie Duplessis.

A Spa donc, et il faut bien croire Jules Janin puisqu'il n'y a pas d'autre témoignage, Marie Duplessis aurait séjourné plusieurs semaines. D'abord, sur le conseil des médecins spadois, en se reposant quelques jours des tourments de la maladie et des fatigues du voyage, sous les ombrages du Parc de Sept Heures, assise sur l'un des bancs ornés d'hippogriffes<sup>28</sup>, un livre à la main. Puis, bien vite, le naturel reprend le dessus: courses à cheval, bals à la Redoute, tables de jeux, comme à Bade autrefois, où elle perd des fortunes en riant.

Janin ne nous dit malheureusement rien de plus. Et on peut croire que si ce grand bavard avait eu quelque conversation à rapporter, quelque anecdote supplémentaire à conter, il n'y eût pas manqué. Quel dommage que Franz Liszt, dont Marie rêvera jusqu'à son dernier jour, n'ait pas donné un récital en 1846 comme l'année précédente à pareille époque. Beaucoup de questions resteront donc, hélas, sans réponses. Marie Duplessis est-elle venue seule dans la ville thermale, comme ce M. Labrunie (mais oui, le poète Gérard de Nerval, modestement logé, se promenait à Spa au même moment<sup>29</sup>)? Avec qui Marie a-t-elle dansé à la Redoute? Avec qui a-t-elle joué au Trente-et-Quarante? Les Archives de la police spadoise, assez loquaces à propos de Charles et de François-Victor Hugo, sont muettes.

A l'évidence, c'est à Spa qu'elle connaît ses derniers succès et ses dernières joies mondaines. A l'issue de ce séjour, elle passe encore quelques moments à Bade, à Wiesbaden et à Ems où sa maladie empire sérieusement. Les médecins lui imposent des "journées d'infusions" et des "journées de lait". "*Je suis seule ici, et très malade*", griffonne-t-elle dans un court billet à Perrégaux, en lui réclamant "*à deux genoux*" son amitié et son pardon. Edouard de Perrégaux ne répond pas à cet appel au secours.

Rentrée à Paris en octobre, elle se traîne quelques semaines encore dans les théâtres et au champ de course, mais bientôt, elle ne se sent plus la force de quitter son appartement. Sa toute

<sup>28</sup> Les bancs à têtes de chimères et ceux qui montraient des serpents entrelacés ont décoré les principaux lieux de rencontre de la ville de Spa. Jusqu'à la seconde guerre, il y en avait dans l'allée de Sept-Heures et dans les Jardins du Casino, place Royale, place Verte, boulevard des Anglais, rue Jean Gérardy (devant le Pouthon Prince de Condé). Les premiers exemplaires de ces "meubles historiques" avaient été taillés en plein bois de chêne au cours de l'année 1826 par Leclerc d'Olné, habitant rue du Fourneau à Spa, d'après des dessins venus de Paris. Dans le rapport communal de 1849, on lit: "*Les bancs ou canapés de la promenade de Sept-Heures, au nombre de trente, sont évalués à 1200 francs-or.*" En 1851, on en plaça douze nouveaux.

<sup>29</sup> Liste officielle des Etrangers n°12 du 20 juillet 1846: Au Café du Cerf, rue du Marché - M. Labrunie (Gérard), - particulier à Paris, 1. - Gérard de Nerval (1808-1855) avait fait antérieurement un autre séjour à Spa. Un paragraphe d'une lettre à son père, le Docteur Etienne Labrunie, du 17 novembre 1840, en atteste: "*J'ai pu même aller voir Spa, à six lieux d'ici [Liège], mais il n'y a plus personne; ce n'est pas qu'il fasse froid, mais la saison des pluies renvoie tous les baigneurs.*" G. De Nerval, Oeuvres Complètes, Tome I, La Pléiade, pp. 830-331).

dernière sortie, elle la fait le 15 janvier 1847; le jour de son anniversaire, le jour de ses 23 ans: elle va à l'Ambigu en compagnie de Pierre de Castellane. Cette dernière sortie l'épuise complètement.

Jules Janin, qui évoque les derniers mois de la Dame aux Camélias à la fin de la préface, prétend que ses anciens amants l'ont entourée jusqu'au bout.

*"Telle qu'elle était, cependant, elle eut encore cette chance heureuse, dans le jeu cruel de sa vie, qu'elle avait conservé des amis, chose rare! et c'est même un des signes de ces liaisons funestes de ne laisser que cendre et poussière, vanité et néant, après les adorations! - et que de fois l'amant a passé près de sa maîtresse sans la reconnaître, et que de fois la malheureuse a appelé, mais en vain, à son secours!... Que de fois cette main vouée aux fleurs s'est vainement tendue à l'aumône et au pain dur!*

*"Il n'en fut pas ainsi de notre héroïne, elle tomba sans se plaindre, et tombée, elle retrouva aide, appui et protection parmi les adorateurs passionnés de ses beaux jours."*

Hélas, pour Marie, le roman de Dumas est plus proche de la vérité. Elle va mourir *"au milieu de ce désert du coeur, bien plus aride, bien plus vaste, bien plus impitoyable que celui dans lequel avait été enterrée Manon."*<sup>30</sup>

Les huissiers assiègent son appartement; elle fait vendre ses bijoux. Elle est très seule. Elle ferme d'ailleurs sa porte à tous; à Perrégaux, en particulier qui n'a pas daigné lui pardonner, et qui ne paraîtra que l'avant-veille de sa mort, comme le vieux Stackelberg. Quant à Dumas fils, qui la sait malade mais qui ne se préoccupe guère de l'évolution du mal, il termine son voyage algérien. Franz Liszt, lui, est à Kiev. Seuls deux jeunes gens de 20 ans, attentionnés et désintéressés, Édouard Delessert, le fils du Préfet de police, et Olympe Aguado, le fils d'un marquis millionnaire, sont à chevet. A part eux, il y a Clotilde, la servante; les médecins qui se succèdent, impuissants; et un prêtre venu, dans les derniers jours, de l'église d'en face.

A l'issue d'une longue agonie, Marie Duplessis meurt le 3 février 1847 à l'entresol du 11 boulevard de la Madeleine. Le 5 février, le cortège funèbre attire quelques amis et de nombreux curieux, mais il ne compte que deux anciens amants de Marie: le jeune Delessert et le fidèle

---

<sup>30</sup> Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, Folio, p. 37.

Perrégaux. Dumas fils, retour d'Algérie le 4 février, séjourne dans la région de Marseille. Il n'apprend la triste nouvelle qu'avec retard.

*Pauvre fille! On m'a dit qu'à votre heure dernière  
Une main mercenaire avait fermé vos yeux  
Et que sur le chemin qui mène au cimetière  
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux*

*Et bien! soyez bénis, vous deux qui, tête nue,  
Bravant l'opinion de ce monde insolent  
Avez jusques au bout, de la femme connue  
En vous touchant la main mené le convoi blanc*

*Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie  
Qui n'êtes pas de ceux qui, ducs, marquis ou lords,  
S'étant fait un orgueil d'entretenir sa vie  
N'ont pas compris l'orgueil d'accompagner sa mort.<sup>31</sup>*

Marie est inhumée provisoirement au cimetière Montmartre. Le 16 février, jour du Mardi gras, grâce à Perrégaux qui a fait les frais d'une concession à perpétuité - 586 francs -, après une pénible exhumation, le corps de Marie Duplessis est placé dans sa dernière demeure. Elle n'ira pas grossir la fosse commune du même cimetière où certains l'auraient volontiers expédiée, comme le rapporte, indigné, le gardien du cimetière dans le roman de Dumas: *"Eh bien, quand les parents des personnes qui sont enterrées à côté d'elle ont appris qui elle était, ne se sont-ils pas imaginé de dire qu'ils s'opposeraient à ce qu'on la mît ici, et qu'il devrait y avoir des terrains à part pour ces sortes de femmes comme les pauvres! A-t-on jamais vu cela? Je les ai joliment relevés, moi; des gros rentiers qui ne viennent pas quatre fois l'an visiter leurs défunts..."*<sup>32</sup> Sait-on qu'à cette époque, près de 80 % des Parisiens - 78,6 % exactement<sup>33</sup> - étaient enterrés, aux frais de l'Etat, dans la fosse commune? Faute de moyens. Sans Edouard Perrégaux, Marie Duplessis aurait connu le même sort. Malgré l'héritage qu'elle laisse à sa soeur Delphine...

<sup>31</sup> Alexandre Dumas fils, *Péchés de jeunesse (1847)* - voir le poème titré M.D. [Marie Duplessis]

<sup>32</sup> Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, Folio, p. 58.

<sup>33</sup> A. Jardin et A.J. Tudesq, *La France des Notables, la vie de la nation 1815-1848*, Seuil, Points Histoire, 1973 - p. 209.



En effet, la vente publique de ses biens, en vertu d'une ordonnance en référé, dure quatre jours, les 24, 25, 26 et 27 février. Les journaux ont beaucoup parlé de la mort de Marie Duplessis, et la vente attire de nombreux curieux, dont Théophile Gautier et Charles Dickens. *"Tout le monde était d'une gaieté folle et [...] parmi toutes celles qui se trouvaient là, beaucoup avaient connu la morte, et ne paraissaient pas s'en souvenir."*<sup>34</sup> Ces enchères permettront non seulement de régler tous les créanciers mais assureront un substantiel héritage de 40 000 F à Delphine, grâce à quoi cette dernière acquerra une ferme en Normandie. C'est dire que Marie Duplessis était rien moins que ruinée. Ce qui lui manquait, c'étaient des liquidités. A titre de comparaison, la vente aux enchères du mobilier de Victor Hugo, les 8 et 9 juin 1852, *"pour cause de déménagement"* - il s'installe dans l'exil -, n'a rapporté elle que 15 000 F, soit quatre fois moins.

G. Peeters

---

<sup>34</sup> Alexandre Dumas fils, *La Dame aux Camélias*, Folio, p. 33.

## LA HERDE OU TROUPEAU COMMUN DE SPA

Comme l'écrit Giovanni Hoyois dans sa remarquable monographie *L'Ardenne et l'Ardennais* (1), l'économie ardennaise était essentiellement à base pastorale.

Suivant une tradition remontant à la nuit des temps, et qui subsista jusqu'au milieu du XIXe siècle, les bêtes à cornes du village étaient rassemblées le matin au son de la corne du "herdier" (pâtre) (2) afin d'aller pâturer tantôt dans une zone, tantôt dans une autre, non seulement dans les prairies, mais aussi dans la lande et dans la forêt.

A Spa, il n'y avait primitivement qu'une seule herde, mais lorsque, à partir de la moitié du XVIe siècle, l'affluence des étrangers venus prendre les eaux eut pour conséquence un accroissement des ressources et de la population, la cour de justice décida le 4 octobre 1585, de faire deux herdes des bestiaux "à scavoir ceux delle Rue pour l'une et ceux de par decha pour l'autre", c'est-à-dire d'une part les habitants du "vieux Spa", ceux de deça étant les habitants résidant de l'autre côté du ruisseau de Barisart formant limite entre les deux parties du bourg (3).

Cette ordonnance, prise parce que les habitants "se deplaignent (plaignent) que leurs bestes se gastent pour la grandeur de ladite herde et que a raison de ce ne se povent facilement paistre" prévoit également que "chacune des dites herdes soit aheciée (pourvue, du w. ahèssi) de torreaux tant l'une comme l'autre sains prejudice non plus d'ung que d'aultre a la bonne foid "...entendu touttefois que l'une des parties ny l'aultre ne poudront et ne debveroint deffendre lesdites herdes de aller paistre là que mieulx leur plaira, se doncq ne survenoit malaiges (maladies) de bestes a l'une des dites herdes".

Dans une requête présentée au prince-évêque de Liège le 26 février 1776 par les habitants du bourg de Spa, ceux-ci viennent remontrer que "par une coutume si ancienne dont il n'y a point de mémoire de son commencement, ils ont toujours tenus deux herdes de leurs bêtes à cornes et que chacun d'eux a toujours contribué aux fraix et salaires du herdier et des patres de chaque herde a proportion des bêtes à cornes qu'ils tenoient, nonobstant qu'ils garderoient ou feroient garder leur betail sur leurs biens.

L'expérience a fait connoitre dans tous les tems que ces deux herdes séparées sont tres utiles, et que le moindre changement qu'on y feroit seroit tres prejudiciable au public si on estoit obligé a les reunir, attendu que les bestiaux seroient obligés de traverser tout le bourg pour se rendre au Vieux Spa et de là au vieux chemin de la Geronstere par où l'on conduit la herde du Vieu Spa sur les landes, ce qui generoit et embarrasseroit les etrangers dans la saison des eaux et seroit cause en outre que la plupart de ces bestiaux seroient terassés ou blessés par les rencontres frequentes des carosses, voitures et chevaux, ceux du neuf Spa aiant toujours conduit leur betail par



Dessin au crayon de Joseph Body « La hièderesse ».  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

le chemin de la Sauveniere et ayant seulement a traverser la rue qui y conduit, de façon que les paturages qui sont plus en abondance de ce côté là sont séparés pour les deux herdes...

Si cette coutume étoit abolie, cela occasionneroit les plus grands inconveniens et l'on verroit continuellement les bestiaux de ceux qui les gardent sur leurs biens a toutes heures parmi les rues du bourg, qui d'ordinaire sortent et rentrent au moins deux fois par jour, le herdier commun sortant le matin et ne rentrant dans le bourg que le soir".

Nous avons vu que dans les documents de 1585 relatifs au partage de la herde, il est question des taureaux.

En Ardenne, suivant une coutume très ancienne, le taureau devait être fourni par le curé qui percevait la dîme.

L'abbé Victor Habran, curé d'Erneuville a publié et traduit le *Coutumier ecclésiastique de sire de Marlet, doyen de Bastogne* (1648). Au chapitre III, relatif aux rapports du curé avec ses paroissiens, on lit à l'article 1er: "Tout curé qui perçoit la dîme de poulains, de poules, de porcelets, de laine, d'agneaux etc, ainsi que les deniers afférents aux menues dîmes, est obligé d'entretenir un taureau et un porc mâle pour l'usage de la paroisse et de remplacer ces reproducteurs banaux quand ils disparaissent pour quelque cause" (4)

A Spa, aux plaids généraux du 10 janvier 1584, les habitants se plaignent de ceux qui doivent fournir le taureau. Ils ont "denommé messire Leonard, curé de Spa et doyen du concile de St Remacle pour agir et proceder et intenter action contre ceulx subjects à l'entretenence dudit thorreaux" (5).

On peut supposer que le curé de Spa, sire Léonard Froidville s'était déchargé de l'obligation de fournir lui-même le taureau contre paiement à un habitant de Spa. En effet, on lit en date du 1er avril 1585 que Ponchin, sergent assermenté "témoigne avoir signifié la plainte à Gielet, fils Johan Willeme de Spau, qui avoit reovert d'un thorreau pour la servitude des commans qui en avoit a faire, le presentoit pour s'en servir comme il estoit de coustume" (6).

Aux plaids généraux du 4 octobre 1585, les habitants de Spa se sont plaints par la bouche du voué de Franchimont, George Malherbe de Theux "de ceulx lesquelz sont tenus et redevables eulx adhecier (w. ahèssi) et servir de thorreaulx et vierre (verrat), protestant de point a iceulx donner aulcune diesme, tant et sy longuement qu'ilz ne sont pour leurs bestialz et anymalz servy comme a cas appartient" (7). En 1783, un record de la justice de Sart déclare que le curé doit mettre à l'usage du public "des torraux pour suffire aux besoins des manans, et qu'il en restat un au lieu pendant le jour pour servir aux bêtes qu'on pourroit y conduire vers les heures de midi". Le curé doit aussi fournir les béliers pour servir aux troupeaux des bêtes à laine (8).

Le 10 janvier 1744, les manants de Sart, comparant devant leur maison de ville avaient "a haute et intelligible voix protesté de l'insuffisance des torreaux tenus de la parte du Reverend curé de Sart pour la servitude des bestiaux." Ils demandaient au bourgmestre et magistrat de Sart "d'obliger par les voyes convenables ledit Rd Sr curé de tenir ou faire tenir des grands, beaux, bons et suffisants torraux, veu que dans ces quartiers, le principal negoce constitue dans les bestiaux (9).

Ajoutons que dans la *Toponymie de Spa* de Jules Antoine, il est question du "pré du taureau" en 1782 (p. 17).

Le droit de faire paître la herde dans les prairies, les champs non clos et la forêt donnait parfois lieu à des contestations, voire à des querelles entre villages voisins.

Dans le dépôt d'archives de Liège, qui conserve les archives anciennes de Spa, nous avons trouvé notamment le dossier d'un procès jugé en février 1606, relatif à une querelle entre les herdiers de Spa et des habitants de Nivezé et Arbepine, dépendances de Sart.

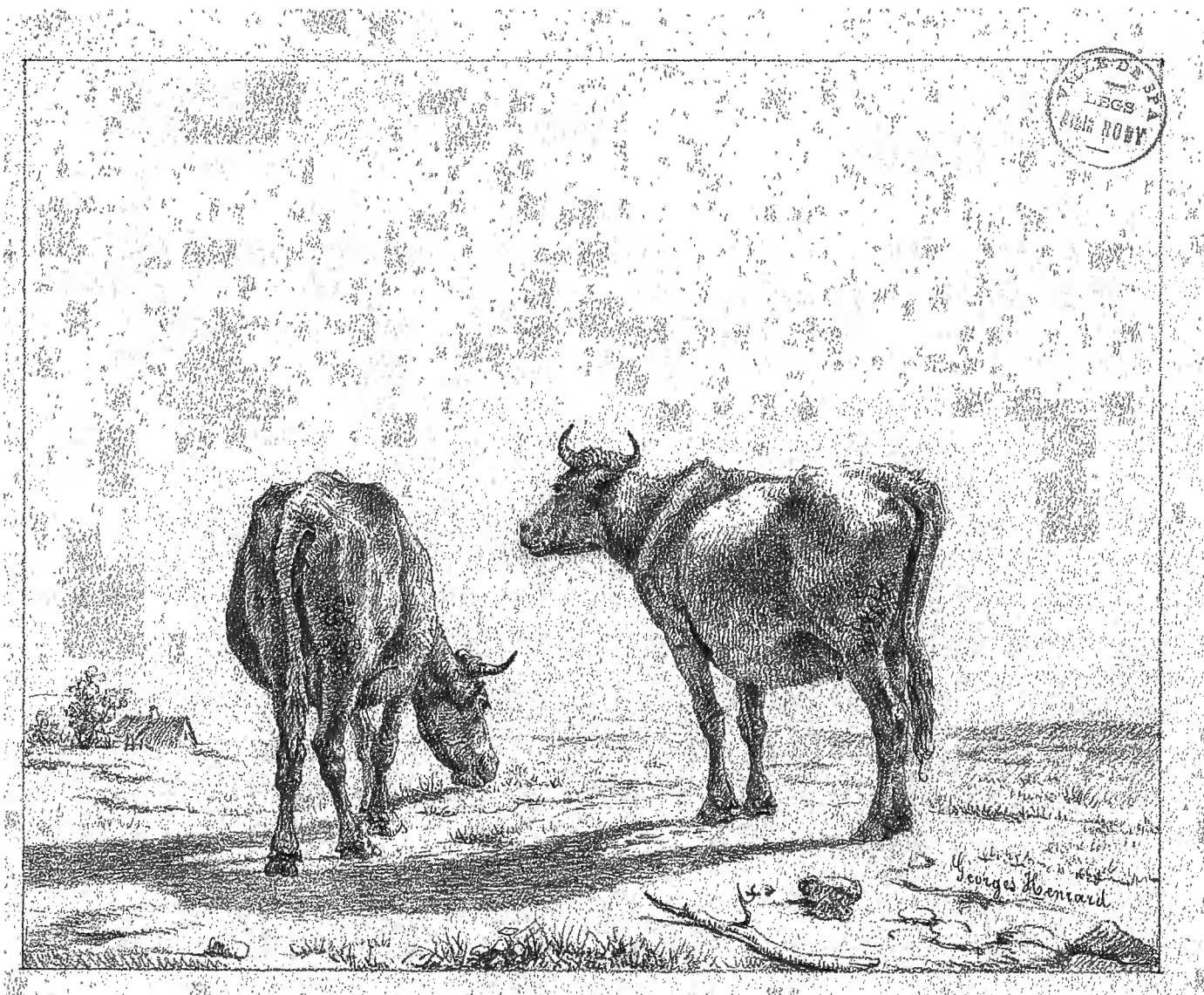
A ce sujet, la cour de justice de Spa entendit différents témoins sur le droit de pâturage des diverses communautés. Nous allons résumer les actes de ce procès conservés dans ce dossier d'une cinquantaine de pages (10).

Le herdier de Spa, nommé Johan de Bosson, assisté de deux "ticeroux" (11), gardait le troupeau des vaches de Spa dans le Neubois, situé non loin de la Sauvenière, à la limite des communes de Spa et de Tiège-Sart. Il y rencontra un garçon et deux ou trois fillettes venus de Nivezé et Arbepine, qui gardaient des bêtes à cornes de ces villages.

Johan de Bosson prétendit que les enfants "marchoient trop avant" sur les communes de Spa. Les deux ticeroux spadois ôtèrent aux bêtes de Nivezé leurs clochettes ou sonnettes. En outre, le herdier "prenant occasion (prétexte) que les enfants "ne retiroient coistrement (assez vite) leurs bestes hors de la herde de Spa, ruat (jeta) un baston contre une des fillettes et hurtat (jeta) les autres par terre".

Un témoin rapporte que le herdier donna deux ou trois coups de poing ou laffes à un garçon nommé Querin Istaes et jeta son "baston appelé vulgairement une boulle" après une fillette appelée Ydelette, fille de Johan le soldat, la touchant au bras, et lui déchirant la manche de sa chemisette.

Les enfants, laissant là leurs bêtes, allèrent en pleurant à la sortie du bois près de la Sauvenière "en thier devant Belleheid". Deux hommes de Nivezé, dont un appelé Johan, fils Johan le bovier dit le soldat, et un nommé Collin, l'un avec une houe et l'autre avec une cognée, vinrent injurier le herdier de Spa et ses ticeroux, l'appelant "meschant larron et poultron".



Dessin au crayon de Georges Henard.  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

Un bourgeois de Spa, Mathieu Craheau, qui était dans son "nouveau acquis" (terre) sous Belleheid, vint, soi-disant "pour y mettre le bien", mais avec une cognée en main, jurant et blasphémant le nom de Dieu, criant "ratendez moi, larrons, becs foutus et poultrons du ban de Sart", sur quoi un des villageois de Sart déclara "je suys bien homme pour te rattendre, nous redemandons nos xhillettes (sonnailles) (12), entends l'affaire, nous ne te demandons rien". Ces gens du ban de Sart étaient allés redemander au herdier les sonnailles de leurs bêtes qu'ils avaient prises, "tellement, disaient-ils" que nos bestes estoient perdues avalle (w. avâ= parmi) les bois et en grand hasard de loup".

La querelle s'envenimant, Mathieu Craheau reçut un coup de houe sur la tête et tomba en criant: "ils m'ont donné le coup de la mort!".

Un des hommes de Nivezé dit au herdier de Spa: "C'est merveille que tu querchasses nos bestes, alors qu'on me rende ces sonnettes ou hillettes que tu as print (prises) à à nos bestes".

Les deux tirceroux de Spa avaient pris "trois sonnettes ou vulgairement parlant xhillettes, en avaient rendu une et jeté les autres dans un buisson. Un témoin parle des "xhillettes ou sonnettes qu'on pend les bestes a cornes au col".

La cour de justice de Spa fit entendre plusieurs témoins au sujet du droit de pâturage. Un témoin de Nivezé déclare "non scavoir si ceulx de Niveseit qui demeurent sur le ban de Sart ont droit d'aller waydier (w. wêdî, pâturer) et paistre leurs bestialz sur le waidaige (w. wêdêdje, pacage) de ban de Spau, bien les at elle toujours veu aller waidyer et paistre".

Kinet d'Arbospine, âgé de 63 à 64 ans, dépose que de si longtemps qu'il a hanté et fréquenté illec tant en coupant lengnes (w. lègne, bois de chauffage) et boix qu'en fauchant de la stiernure (W. stièrnore) (13) piecha (depuis) passé 40 ans, il at tousjours veu waydier et paistre les bestialz de ban de Sart et notamment les bestiales de Niveseit de ceux qui demeurent sur le ban de Sart, tant sur le waidaige et ban de Spau que de Sart, ne sait s'ils y ont droit".

Gerard, alias Pater, herdier moderne de la herde des vaches de Tiege, âgé d'environ 55 ou 56 ans, dépose que "depuis 33 ou 34 ans, il a tousjours esté avec ladite herde des villages de Tiege et Arbospine pasturer, waydier et frestrer (14) icelles herdes, tant sur le waydaige et ban de Spa que sur celui de ban de Sart.

Querin Istaes déclare de son côté qu'il a toujours vu que les bêtes de Nivezé allaient paître aussi bien sur le "waidaige" du ban de Spa que sur celui de Sart et qu'il n'y a jamais vu mettre aucun empêchement, sauf parfois pour cause de maladie du bétail.

En ce qui concerne les faits reprochés au herdier de Spa, un témoin lui a entendu dire qu'il "ne vouloit nin que les bestes de Niveseit et ban de Sart veinssent (viennent) sur le waidaige de Spau,

et que si elles venoient, qu'il les battroit et rechasseroit les herdyers et hyedresses (w. hièdrèsses) (15) d'icelles".

Un témoin entendit dire à Johan de Boussu que "les bestes de Niveseit luy mangeoient et waidoyent ses waydes et sur son waydiaige". Il dit aussi à son tircerou : 'J'ou (j'entends) des bestes dedans le bois, ce seront les bestes de Niveseit, je les veult (parlant vulgairement adnoix) (w. Ardinoix = patois) acquoïre (w. acouyi, litt. accueillir), qui seroit tout a dire rassembler et entremêler avec sadite herde".

Parmi les autres témoignages, il y a celui d'un tircerou de la herde d'Arbepine, qui était avec Gerar Pater, herdier des vaches d'Arbepine, prangelant (w. prandjeler) (16) en une prangelaxhe (w. pranjelaxhe: endroit où le troupeau fait la sieste) près de la Sauvenière. Il vit passer la herde de Spa conduite par son herdier. Celui-ci dit que les bêtes de Nivezé étaient "es bois et forrests et sur son waidage" et qu'il "les yroit faire une aviroede ou aviraude tantoest après" (17). Il entendit un enfant crier: "Oye, misericodre, je n'y iray (parlant vulgairement), maye plus, mais ne sait si on l'avait battu". Un habitant de Nivezé dit avoir ramené deux "amals" (w. âmâ, bovillon) qu'il tenait de son beau-père et qu'il avait été rechercher dans le bois, car le herdier de Spa avait rassemblé les deux herdes. Il rapportait aussi des clochettes qu'on lui avait rendues.

En conclusion, le procès ne porte pas tant sur la querelle et les voies de fait que sur le droit de pâturage que les habitants de Sart prétendent avoir, étant donnée l'importance qu'avait dans la vie d'autrefois l'élevage du bétail.

L. Marquet

### NOTES

- 1) Giovanni HOYOIS, *L'Ardenne et l'Ardennois. L'évolution économique et sociale d'une région*. Editions universitaires, Bruxelles-Paris, 1949.
- 2) H(i)èrdî. Albin BODY a publié dans *Wallonia* (tome 7, 1899, pp. 164-166) un article sur la herde de Spa. Sur la herde, voir *L'Atlas linguistique de la Wallonie*, tome 9. *La ferme, la culture et l'élevage*. Liège, 1987, pp. 27-32. Voir aussi la notice du Bulletin des Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne, tome III, n°s 34-36 pp. 291-313 ainsi que les articles d'Elisée LEGROS parus dans les Bulletins des Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne: Les troupeaux communs. L'aire des troupeaux communs d'après les témoignages anciens (tome IV, n°s 45-46, pp. 275-286. L'organisation des troupeaux et du "herdage. n°s 47-48, pp. 347-374.
- 3) Archives de l'état à Liège. Spa, n° 80, Plaid ruraux et bannissements 1575-1585, f.54 V v°.
- 4) Victor HABRAN, op. cit. Annales de l'Institut archéologique d'Arlon, t. LVIII, 1927, p. 30.



- 5) A.E. Liège, Spa, n° 80, p. 328.
- 6) Ibidem.
- 7) Idem, p. 49 v°.
- 8) A.E. Liège, Sart, n° 20, f. 135 v°.
- 9) Idem, n° 10, f. 42 v°
- 10) A.E. Liège, Spa, Ville liasse 17.
- 11) Tîs'rou: aide du pâtre. Voir l'*Atlas Linguistique*, p.29. Dans le dossier, on trouve les graphies tischerou, tircerou (nom dérivé de tiercier : servir de tiers à quelqu'un, le seconder). L'aide du herdier était fourni à tour de rôle par chaque ménage. Dans d'autres régions, il s'appelait sête, adjôrneûr ou adjou, cawèt, caw'lèt ou caw'lî ou bien scalot.
- 12) Hiète (à Verviers: hilète): clochette, sonnaille.
- 13) Stierneure : w. stiernore, litière, c.-à-d. bruyère, mousse et herbes fauchées dans la fagne, dont on se servait pour liter les bêtes à l'étable. Voir L. REMACLE. *Documents lexicaux extraits des archives scabinales de Roanne (La Gleize)*. p. 371.
- 14) frestrer: J. HAUST, dans l'*Annuaire d'histoire liégeoise*, PP. 3-7-8, rattache ce mot à l'allemand fressen, manger. Louis Remacle, dans les *Documents lexicaux de Roanne-La Gleize* écrit que ce mot est apparenté à fraictier, fraitoier et frustrer (occasionner des frais) (pp. 219-220). (Renseignement communiqué par J. Lechanteur).
- 15) Hièdresse: gardeuse de vaches, souvent gamine ou jeune fille. Atlas linguistique p. 32.
- 16) prandjeler: se dit du bétail qui se repose à l'ombre au milieu du jour.
- 17) aviraude: d'après J. Lechanteur, ce mot, qui ne figure pas dans le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de W. von WARTBURG, paraît un dérivé de avirer, aller autour et signifie faire une inspection.

### SPA A CHEVAL

La gendarmerie à Spa fait partie intrinsèque de la ville depuis de longues années. Nos grands-parents se souviennent encore des patrouilles à cheval sur la piste cavalière de l'avenue du Marteau devenue avenue Reine Astrid. Plantée au temps urbanistique de Léopold II, cette avenue constituait pour la Ville d'eaux, une entrée majestueuse pour l'arrivée des équipages étrangers aussi bien que nationaux. C'est donc une partie intime de Spa à cheval.<sup>35</sup>

La brigade de Spa fut fondée le 30 octobre 1795, la ville de la Principauté de Liège (devenue le département de l'Ourthe à l'époque française) jouxtant la Prusse et recevant de nombreux visiteurs importants, se devait d'avoir sa propre brigade de Maréchaussée, dite garde départementale à cheval. C'est un décret du 10 juillet 1796 qui consacra l'inauguration officielle. Plus tard, lors des années royales de la présence de S.M. la reine Marie-Henriette, l'escorte royale était souvent demandée. Parfois discrètement pour aller à l'une ou l'autre cérémonie ou aux grandes courses devant se disputer sur les hippodromes des alentours.

Au Centre de Traditions et d'Histoire de la Gendarmerie, on peut citer par exemple le personnel occupé du 19 octobre 1918 au 14 octobre 1922. C'est-à-dire pendant la Conférence diplomatique de Spa en juillet 1920. Le Cdt de district (car la grande responsabilité exigeait la transformation de la brigade en district) était le Lieutenant Delchoulée. On y comptait régulièrement 17 à 32 hommes, la plupart avec leur famille. Parmi eux: 1 adjudant, 2 adjoints de cavalerie, 2 maréchaux des logis chefs, 2 premiers maréchaux des logis et 14 s/officiers. De plus les écuries pouvaient contenir de 10 à 16 chevaux.

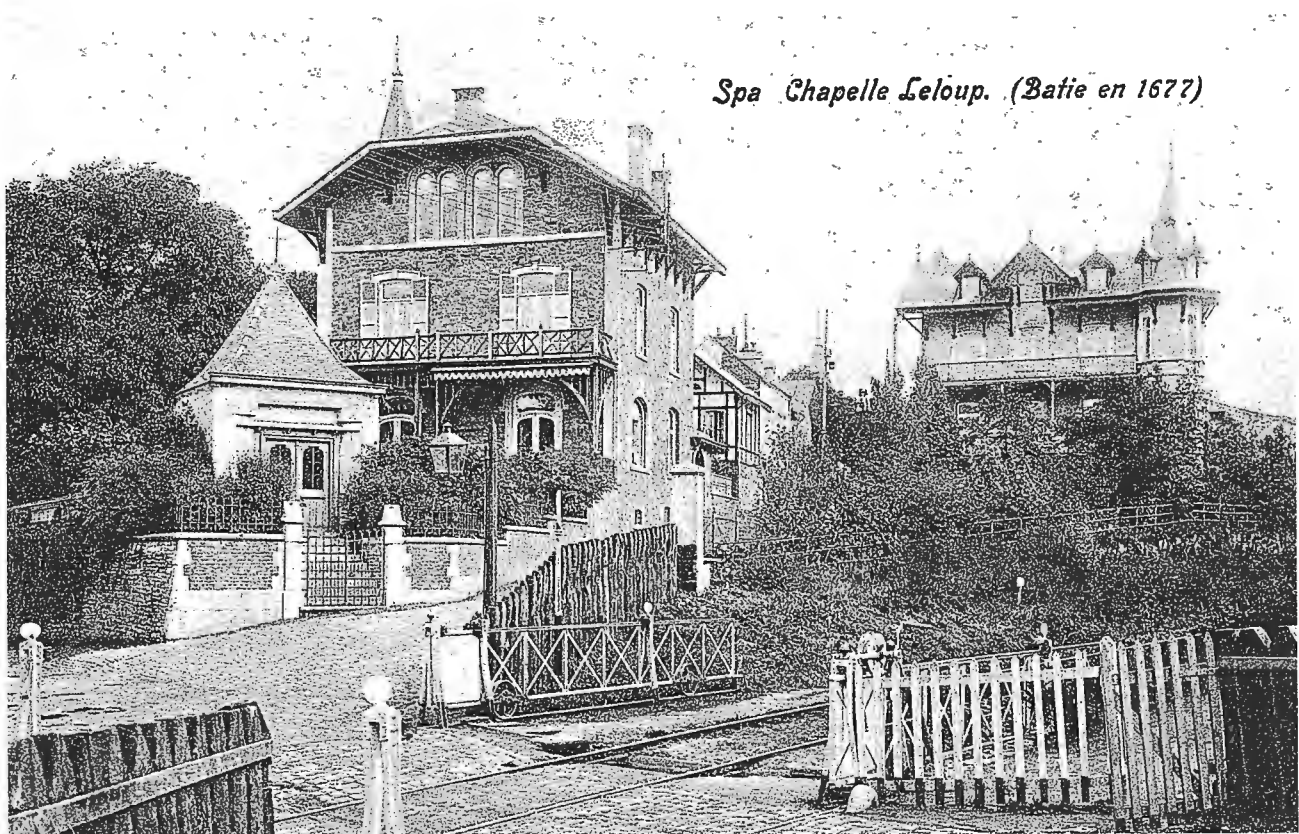
La brigade de Spa n'a pas toujours été Av. du Marteau 164: en effet,  
de 1796 à 1829, elle fut Rue de l'Entrepôt n° 1;  
de 1829 à 1846, Rue des Bains, n° 106, le bâtiment existe toujours<sup>36</sup>;  
de 1846 à 1862 Rue Brixhe n° 15;  
en 1880, le siège de la brigade et la permanence se trouvait Rue du Thier n° 68 mais porte actuellement le n° 3 de la Rue de la Chapelle.

<sup>35</sup> Chapitre de la brochure en rédaction *Spa à cheval*.

<sup>36</sup> La Rue des Bains partait de la Place Pierre le Grand pour joindre la Place du Perron actuellement Place de l'Hôtel de Ville. Elle se dénommait Rue de l'Hôtel de Ville. La gendarmerie portait le n° 69, puis 44 en 1867.

Enfin, les beaux bâtiments de l'Avenue du Marteau furent inaugurés en grande cérémonie en 1896 dans le style national Léopold II de l'époque; c'est-à-dire en *matériaux belges non importés*: briques locales, toitures en ardoises de nos Ardennes et encadrements de pierres bleues de nos carrières. Parfaitement conçus pour l'usage de l'époque, ils servent toujours au 188 de l'avenue Reine Astrid. On y loge encore les véhicules modernes et celui à 8 roues pour les patrouilles en Fagnes. Mais aussi les chevaux qui viennent de Bruxelles.

H.P. Henri-Jaspar



*Villa de la chapelle (à droite) construite à l'emplacement de l'ancienne gendarmerie.  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux).*

## LA TROISIÈME ÉDITION DES *AMUSEMENS DES EAUX DE SPA*

DE JEAN-PHILIPPE DE LIMBOURG

par Paul BERTHOLET<sup>37</sup>

Après l'édition de 1763, en un volume, et celle de 1782-1783<sup>38</sup>, Jean-Philippe de Limbourg envisageait une troisième édition des *Amusemens des Eaux de Spa*<sup>39</sup>. Celle-ci ne vit jamais le jour: l'exil de l'auteur sous la révolution liégeoise (du 19 août 1789, suite à des menaces physiques, à décembre 1790) puis sous le Régime français (de juillet 1794 à octobre 1800), concomitant à l'interdiction des jeux et à l'interruption des saisons spadoises – notamment par suite des guerres –, la publication de l'*Histoire de Spa* en 1796 puis en 1802 par de Villenfagne, des préoccupations plus urgentes enfin, tout cela l'empêcha de mener son projet à terme.

J.-P. de Limbourg avait cependant continué à rassembler des matériaux, principalement dans la période 1783-1789<sup>40</sup>. Il possédait en effet un tirage interfolié de la deuxième édition<sup>41</sup>. Sur les pages blanches ainsi intercalées, mais aussi sur des bouts de papier détachés, il ajoutait de nouvelles matières et remaniait certains passages. Il collait des ajouts au texte primitif, exactement à l'emplacement prévu. Il raturait abondamment l'ancien texte imprimé pour en corriger le style – parfois assez plat – et l'orthographe; dans ce but, il recourait aux dictionnaires du temps – ceux de l'Académie et de Trévoux sont mentionnés –, lesquels étaient d'ailleurs loin d'être unanimes sur ces questions. Enfin, il prévoyait des changements et corrections dans le plan et les vues de Spa, ainsi que dans la carte du Marquisat de Franchimont.

J.-P. de Limbourg avait-il rédigé le manuscrit définitif destiné à la 3<sup>e</sup> édition? Dans ses brouillons, il renvoie rarement à un 1<sup>er</sup> (sans doute celui de la 1<sup>ère</sup> édition), parfois à un 2<sup>e</sup>, plus souvent à un 3<sup>e</sup> manuscrit, mais nous n'en avons trouvé aucun dans les archives de la famille de Limbourg conservées à Theux. Philippe de Limbourg signale bien qu'à la veille de la révolution

<sup>37</sup> L'auteur remercie Alex Doms, qui a bien voulu relire son texte et lui a suggéré des améliorations, ainsi que M. J. Toussaint, qui l'a aidé à trouver la documentation nécessaire à la Bibliothèque communale de Spa.

<sup>38</sup> Le tome I est de 1782; le tome II, de 1783.

<sup>39</sup> Voir à ce sujet Albin BODY, *Les amusemens des eaux de Spa. Bibliographie*, in *Spa. Histoire et bibliographie*, t. II, Liège, 1902, Impression anastaltique, Culture et Civilisation, 1981, p. 328-350.

<sup>40</sup> De rares mentions, d'ailleurs datées, comme la mort de Gustave III, roi de Suède, en 1792, la rencontre du sr Meyer en 1802, l'inondation de 1804,... ou bien la correction d'un verbe qui, de présent devient imparfait, témoignent de quelques ajouts ou remaniements postérieurs à 1789.

<sup>41</sup> Conservé dans les archives de la famille de Limbourg à Theux.

de 1789, le manuscrit était prêt à être remis à l'éditeur<sup>42</sup>; toutefois, chose curieuse, il appuie ses dires non pas sur les archives familiales mais sur un article de Léon Naveau<sup>43</sup>; nous y trouvons en effet, p. 93, une visite des eaux de Tongres en 1787 *tirée du manuscrit de la 3<sup>e</sup> édition*: c'est exactement le même texte que celui figurant dans notre source, à savoir la 2<sup>e</sup> édition interfoliée...

D'autre part, des mentions à l'impératif, du genre: *effacez* tels mots; *à la place de* tels mots, *mettez...*, etc..., nous laisse penser que cette 2<sup>e</sup> édition interfoliée était bien le manuscrit destiné à l'imprimeur. Toutefois, la dissémination, comme nous le verrons, des références relatives à un même sujet montre qu'il n'aurait pas été aisé à l'imprimeur de s'y retrouver. Enfin, J.-P. de Limbourg voulait créer un nouveau chapitre qui aurait fait un parallèle entre les diverses eaux minérales d'Europe: on retrouve çà et là divers nouveaux éléments qui l'auraient permis, mais, dans notre source, le chapitre n'est pas rédigé.

En tout état de cause, il nous a paru intéressant de rassembler les nouveautés et corrections notables dont il préparait l'insertion. On se souviendra qu'il s'agit de brouillons que l'auteur aurait certainement remaniés avant de les livrer à la composition. Parfois, il existe même plusieurs versions d'un même fait: lorsqu'elles se complètent, nous les avons toutes reprises. Nous n'avons pas retenu des passages trop généraux, comme les généalogies dynastiques anciennes (rois de Tongres, mais dit-il, *il n'existe aucun document ancien sur lequel on puisse fonder cette tradition*, Mérovingiens, Carolingiens, France, Angleterre), les institutions de la principauté de Liège (rôle et composition du Magistrat de Liège, du Tribunal des XXII, des Etats Réviseurs, division en six quartiers), le domaine didactique purement médical; ni de multiples discussions, souvent contradictoires, sur l'emplacement d'*Atuatuca* (un fort aux environs de Namur, Dinant, Waroux, Tongres, Embourg – les Eburons –, Huy, etc...), ni des mondanités sans importance ...

L'orthographe et la ponctuation ont été respectées. Elles sont parfois déroutantes aujourd'hui: l'usage – d'ailleurs inconstant – de la majuscule, laquelle s'applique parfois aux noms communs pour les mettre en évidence, alors que certains noms propres n'en prennent pas; celui du point-virgule qui ponctue une incise, remplace les deux points actuels ou même la virgule; la multiplication des virgules ou points-virgules; les noms pluriels terminés par "ens" au lieu de "ents",

<sup>42</sup> P. de LIMBOURG, *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution liégeoise*, in *Bulletin de la Société Verviétoise d'Archéologie et d'Histoire (B.S.V.A.H.)*, t. 14, 1919, p. 23, note 1.

<sup>43</sup> Léon NAVEAU, *Jean-Philippe de Limbourg aux eaux minérales de Tongres*, in *Bulletin de la Société des Bibliophiles liégeois*, t. VIII, 1908, p. 81-103.

comme amusemens, règle que J.-P. de Limbourg ne suit pas toujours d'ailleurs, signe qu'une évolution est en cours; les indicatifs imparfaits et conditionnels présents en "ois", "oit", "oient" au lieu de "ais", "ait", "aient";...<sup>44</sup>

L'accentuation et les traits d'union ont cependant été systématiquement ajoutés: généralement négligés dans le manuscrit, ils sont toujours présents dans le texte imprimé et auraient donc été introduits pour l'impression. D'autre part, il nous a fallu quelques fois compléter la ponctuation afin de rendre le texte compréhensible. Enfin, les nombreuses abréviations personnelles dont usait J.-P. de Limbourg ont été écrites en clair.

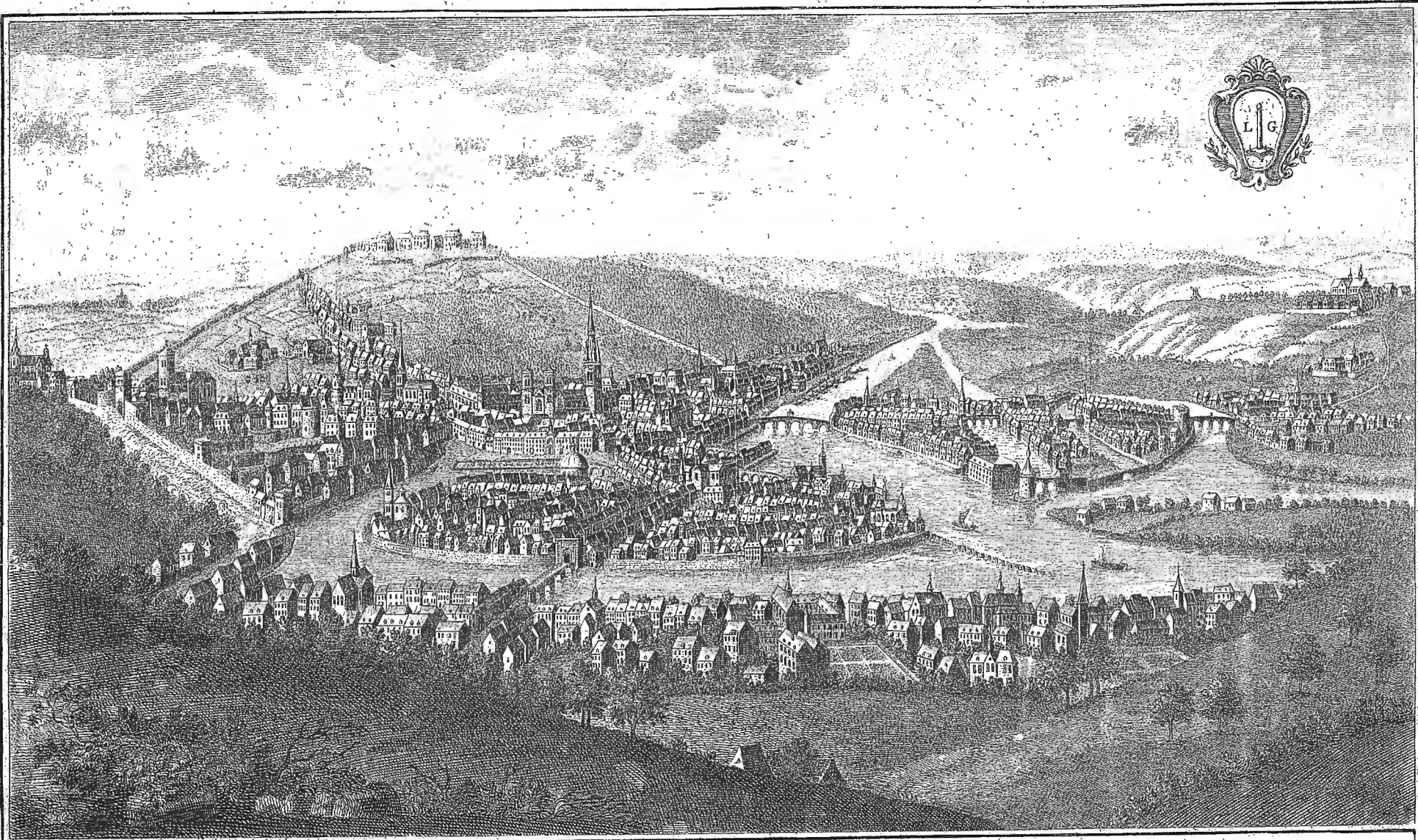
Si, en principe, nous avons suivi l'ordre du texte imprimé, nous avons parfois rassemblé des éléments dispersés qui auraient certainement été réunis lors de la version définitive, ce qui d'ailleurs est souvent explicitement indiqué; les références à la pagination permettent d'en situer l'emplacement dans le manuscrit.

Nous avons introduit les différents sujets abordés par un titre de notre cru en caractères gras: il permettra de les repérer plus aisément. Outre l'intérêt anecdotique que ces sujets peuvent présenter, ils montrent comment ont évolué les saisons de Spa mais aussi la pensée et les connaissances de l'auteur en cette fin de siècle des Lumières, prélude aux révolutions européennes; on repère ses centres d'intérêt ou ceux à la mode, les artistes et musiciens liégeois du moment, les médecins et savants qu'il apprécie, ....

Il est évident que, pour les événements arrivés à Spa ou dans les environs, voire dans des villes qu'il a visitées, J.-P. de Limbourg s'appuie sur ses notes et souvenirs personnels, ainsi que sur la *Liste des Seigneurs et Dames venus aux Eaux Minérales de Spa*, qui paraît annuellement. Pour le reste, il mentionne souvent ses sources, du moins dans ses manuscrits. Ce sont d'abord des périodiques, scientifiques, littéraires ou politiques: le *Journal des Savans*, le *Journal de Médecine*, le *Journal encyclopédique*, l'*Esprit des journaux*, le *Journal historique et littéraire* du jésuite F.-X. de Feller, le *Journal littéraire et politique de Luxembourg*, la *Gazette salutaire*, le *Journal de Paris*,

---

<sup>44</sup> C'est seulement dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835 que "ais", "ait", "aient" remplaceront "ois", "oit", "oient", suivant en cela la prononciation, tandis que le "t" sera rétabli dans les noms pluriels en "ents" ou "ants". F. BRUNOT et Ch. BRUNEAU, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, 1933, p. 33. Notons que l'orthographe officielle "Liège" sera modifiée en "Liège" par décision du Conseil communal du 3 juin 1946 approuvée par arrêté du Régent du 17 septembre suivant. Dans la seconde édition imprimée des *Amusemens*, Liège est toujours orthographié "Liège".



VUE ET PERSPECTIVE DE LA VILLE DE LIEGE ET DE SES ENVIRONS PRISE SUR UNE HAUTEUR ENTRE S<sup>t</sup>. GILLE ET AVROY

*Antoine Leclap de la.*

*H. Godin Sculp.*

Tiré des « Amusemens des eaux de Spa », 2<sup>e</sup> édition de 1782-1783.  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

la *Gazette de Liège*. Ce sont des ouvrages ensuite: l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert; les recueils et histoires du pays de Liège de Gilbert Lymbuhr<sup>45</sup>, des pères jésuites Barthélemy Fisen (1642) et Jean Erard Foulon (celle-ci finie par de Crassier et Louvrex, 1735-1737), du jurisconsulte Mathias-Guillaume de Louvrex (1714-1735), du carme-chaussé Théodose Bouille (1725-1732, peu appréciée), du franciscain Pierre-Lambert Saumery (1738...); le *Dictionnaire historique* de Feller; le *Nobiliaire de Hesbaye*, de Hemricourt<sup>46</sup>; la *Description des Pays-Bas*, de Louis Guichardin [1582?]; les *Délices des Pays-Bas* (Liège, 1769, t. IV); les *Mémoires de Sully* (t. V); la *Vie de Boerhaave*; *Pénélope médecin*; *Observation sur la physique*, de l'abbé Rozier; *Voyage d'un amateur des arts en Flandre, dans les Pays-Bas,...*, par de la Roche (4 vol., 1783); le *Tableau d'Aix-la-Chapelle*; *Traité des Eaux de Spa*, de J.-P. de Limbourg;... Il n'oublie pas les historiens classiques latins, tels Tacite, Pline ou César dont il épluche les mentions relatives aux Gaulois.

Comme on le voit, son information est étendue – J.-P. de Limbourg possédait tous ces livres et périodiques dans sa bibliothèque – et il ne se contente pas d'une seule opinion philosophique, d'une seule source: il est ouvert à l'esprit philosophique, sans renier pour autant ses convictions religieuses car il reste profondément croyant; il est ouvert aux réformes, mais dans un cadre légal. Il lui arrive de discuter ses sources, en tout cas de les confronter, voire de les contrôler par lui-même lorsqu'elles sont relatives à des lieux proches et à des sujets où il est compétent (température, débit des eaux, découverte de fossiles,...).

Nous avons utilisé les conventions suivantes dans la présentation du manuscrit: les modifications ou ajouts dans une phrase déjà imprimée ont été soulignés, tandis que les phrases nécessaires à la compréhension et reprises telles quelles du texte imprimé ont été placées entre parenthèses.

Les mots entre crochets ont été ajoutés par nous pour compléter une phrase ou expliquer un mot.

\*

\*            \*

<sup>45</sup> *Des fontaines acides de la forest d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa*, Anvers, 1569. J.-P. de Limbourg signale qu'on y trouve aussi d'autres renseignements que ceux relatifs aux fontaines.

<sup>46</sup> Jacques de HEMRICOURT, *Le Miroir des Nobles de Hesbaie*, écrit de 1353 à 1398 et s'étendant de 1102 à 1398. Sylvain BALAU, *Les sources de l'Histoire de Liège au Moyen Âge*, Mémoires de l'Académie, Bruxelles, 1903, p. 546 et ss.



*PREMIER VOLUME***Annonces et jugements sur les *Nouveaux Amusemens de Spa*, 2<sup>e</sup> édition***Gazette salutaire*, 5 août 1784.*Journal historique et politique de Luxembourg*, 15 novembre 1783.*Esprit des Journaux*, avril 1784

**Titres de Jean Philippe de Limbourg:** Docteur en médecine de l'Université de Leide; de la Société Royale et de celle des Antiquaires de Londres; de la Société Royale de Médecine de Paris; de la Société des Sciences physiques de Lausanne; associé honoraire de la Société d'Emulation de Liège; etc...

**Opinion des médecins Boerhaave et Sydenham sur les eaux de Spa:** p. 17: Boerhaave<sup>47</sup>, dans des ouvrages faits pour donner des leçons de médecine à tout l'univers, cite particulièrement les Eaux de Spa dans ses aphorismes. C'est d'elles qu'il a dit dans ses leçons sur les maladies des nerfs, que par leur fer préparé comme il l'est, elles restaurent, comme d'une main divine. Il ne se contente pas de les louer de sa propre autorité, il y ajoute celle de Sydenham<sup>48</sup>, le médecin du siècle dernier, comme lui-même dans celui-ci, – les plus grandes qui aient jamais existé depuis le prince de la médecine –, Sydenham, dit-il, a toujours donné les plus grands éloges aux Eaux de Spa, et c'est avec justice qu'il dit, ajoute-t-il, que lorsque toutes les autres préparations de fer ne peuvent vaincre une maladie, il n'y a qu'à envoyer les malades aux Eaux de Spa<sup>49</sup>.

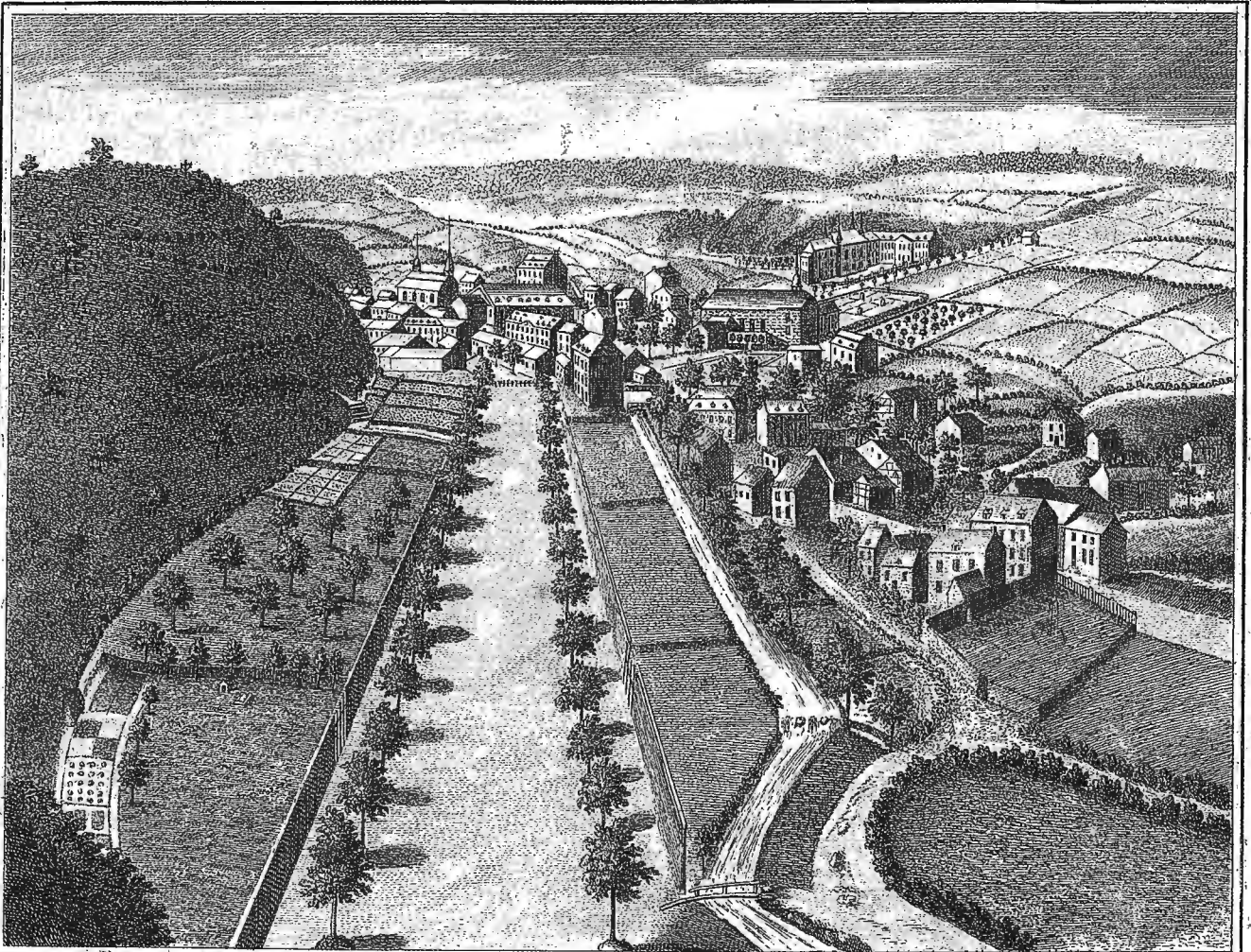
**Accès à Spa: les chaussées:** p. 20: Le Chevalier: Il ne faut pas oublier une autre chaussée faite, en 1780, par le Magistrat de Spa, depuis cet endroit jusqu'à la Sauvenière; continuée ensuite jusqu'aux confins du Territoire de cette communauté; d'où les villes de Stablo [Stavelot] et de Malmedi y ont ajouté deux branches sur ces deux villes, ce qui facilitera l'abord à Spa, du pays de Luxembourg, et de Trèves, et même de la Lorraine et de la Bourgogne, et favorisera les promenades à Malmedi, à Stablo et à la cascade du Coo<sup>50</sup>.

<sup>47</sup> Herman Boerhaave (1668-1738), professeur de médecine (il prône l'observation clinique), de chimie et de botanique à l'Université de Leyde en Hollande.

<sup>48</sup> Thomas Sydenham (1624-1689), médecin anglais qui restaura les principes hippocratiques de la médecine, remettant à l'honneur l'observation et l'expérience cliniques.

<sup>49</sup> Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le seul fer assimilable par l'organisme était celui des eaux minérales.

<sup>50</sup> C'est le long de cette chaussée que furent édifiés le Waux-Hall de Francorchamps et surtout le salon Levoz, concurrents des maisons privilégiée; ce dernier fut l'occasion de la Révolution liégeoise...



*La Promenade de Sept heures à Spa* | *The Seven o'Clock Walk at Spa*

*H. Willkin delinavit*

*H. Godin sculp.*

Tiré des « Amusemens des eaux de Spa », 2<sup>e</sup> édition de 1782-1783.  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux).

**Entrée de Spa:** p. 24: En deçà se présente une partie du Bourg; quelques beaux bâtiments; et de jolis jardins, où l'on cultive abondamment des fruits et des légumes<sup>51</sup> et qui sont fort agréables, par leur situation dans la pente de la montagne; et, aux côtés des promenades de Sept-Heures et de la chaussée; et, dès avant d'y entrer, on entrevoit des promenades d'un autre genre; celles taillées dans le bois, au-dessus de celle de sept Heures.

**Les maisons:** p. 26: Les belles couvertures des toits couverts d'ardoises, les rues bien percées sont bien aérées, d'autant que les maisons ne sont pas trop élevées, les murailles assez épaisses pour tenir contre l'excès du chaud et du froid.

**Les hôtels:** p. 30: Le lieu est assez spacieux pour fournir des logements de différentes qualités et grandeurs, et propres à y recevoir les Princes, les Grands et ceux de tout état et conditions; et il ne l'est point tant, que tous n'y soient à proximité les uns des autres; et nulle part éloigné des promenades publiques, des salles d'assemblées, des bals, des jeux et des spectacles.

Dans la plupart des hôtels, ou des principales maisons, il y a des écuries et remises; et l'entrepôt<sup>52</sup> supplée, pour des voitures, à 10 sous<sup>53</sup>, pour chaque, par jour; ou à 5 sous, lorsqu'elles ne sortent pas.

#### **Prix des hôtels**<sup>54</sup>:

Lion Noir: de 3 à 2 louis<sup>55</sup>.

Hôtel de Lorraine: 1 ½, à 1 louis aux extrémités des saisons; écurie pour 10 chevaux; remise.

<sup>51</sup> Quoiqu'industriel – il avait un haut fourneau et des forges –, J.-P. de Limbourg était aussi un adepte de la sylviculture et de l'agriculture. Il pratiquait volontiers la culture des fruits et légumes dans son jardin. Ses amis, comme Gérard Deleau, s'en inspirèrent: ce dernier avait à Spa d'importants jardins et vergers; comme ceux de la veuve Talbot, ils furent méchamment détruits en avril 1790, lors d'une émeute concomitante à la Révolution franchimontoise. P. BERTHOLET, *Les jeux de hasard à Spa au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aspects économiques, sociaux, démographiques et politiques*, in *Bulletin de la Société Verviétoise d'Archéologie et d'Histoire (B.S.V.A.H.)*, t. 66, 1988, p. 234-235.

<sup>52</sup> Construit en 1775-1776, il servait d'entrepôt mais aussi de boucherie, bureau de poids public, logements pour la troupe, l'officier et les maîtres d'école. P. BERTHOLET, p. 133.

<sup>53</sup> Dix sous valent un demi-florin. A la fin du XVIII<sup>e</sup> s., un ouvrier très qualifié gagnait 20 sous ou un florin Brabant (fl. bb.) par jour.

<sup>54</sup> L'Hôtel de Lorraine (de Lambert Xhrouet), le Palais Royal (de Hubert Lefin) et le Lion Noir (de Gérard Deleau) se trouvaient sur la Grande Place ou Marché; l'Hôtel de Bourbon et l'Hôtel Impérial (de la veuve Pierre Tahan) longeaient la Promenade de Sept heures; l'Hôtel d'Yorck (d'Ambroise Talbot, rue de la Sauvenière), l'Hôtel de Soubise (place du Waux-Hall), l'Hôtel de Soissons (de Jean Xhrouet, rue des Capucins) et l'Hôtel de Belle Vue (chaussée du Marteau) étaient nouveaux ou portaient un nouveau nom depuis 1780. A. BODY, *Les rues et les enseignes de Spa*, II, 1902, p. 113, 115, 122-124, 128, 130, 141, 143, 146, 168.

<sup>55</sup> Un louis vaut 19 fl. ½.

Bellevue: 2 louis.

Palais Royal: belle salle au rez-de-chaussée et 2 cabinets et 1 chambre pour l'office; 22 chambres à coucher la plupart pour mai; 2 louis.

Hôtel de Bourbon: 2 salles, 1 cabinet pour l'office, 16 lits; 1 louis ou 80 pour la saison.

Hôtel de Soubise, l'Impératrice, Cour de Versailles: 2 salles, 1 cabinet pour l'office, 17 chambres à coucher, écuries pour 10 chevaux, remises pour 3 voitures; 5 couronnes<sup>56</sup>.

Hôtel Impérial, rue de la Sauvenière.

Hôtel d'York: 5 chambres au rez-de-chaussée, belle et grande cuisine; 1<sup>er</sup> étage: 8 chambres de maître; 2<sup>e</sup>: 4; 3<sup>e</sup>: 7 chambres de domestiques; de 2 louis à 2 ¼.

Hôtel de Soissons: 12 à 13 lits; 1 louis; écurie pour 6 chevaux, remise pour 3 voitures.

**Réservation sans durée du terme: départ:** p. 33: L'honnêteté exige et souvent on conditionne que telle renonciation [renom] ait lieu tant de jours d'avance. Quelquefois, on engage une maison, pour la saison entière, ou pour trois ou quatre mois, à un prix fixe; qu'on y reste tout le temps ou non. Il y a quelque économie, pour l'Etranger, à prendre cet arrangement; et l'habitant de Spa y trouve son compte, par la sûreté d'un loyer, d'une certaine valeur.

**Cabinet de lecture:** p. 39: le libraire m'interrompit, pour m'offrir la lecture de Livres de tous genres, à mon choix, et celle des gazettes, pour tout le temps de ma saison. On ne donne qu'un écu, du pays, pour chacun de ces objets; c'est, à un prix modique, un moyen de remplir les vides du temps.

**La Liste de Spa et son utilité:** p. 40: (Le libraire) me dit qu'il l'avoit imprimée constamment depuis 1752<sup>57</sup>.

Ne pourroit-elle pas aussi tenir lieu d'une liste pour la police de Spa? Cela pourroit être, répondit le chevalier, si elle étoit absolument complète; mais beaucoup ont intérêt à ce qu'on ignore qu'ils y soient; et quelques-uns même, comme les mauvais sujets, ceux sur qui il y a des sujets de recherches, de répréhensibilité ou d'arrêt, ceux notés d'infamie en divers pays, évitent soigneusement d'y être inscrits. Mais cela même, dis-je, est une raison de n'y omettre personne. Oui, répondit le chevalier; il

<sup>56</sup> Une couronne vaut presque 5 florins ou 100 sous.

<sup>57</sup> Une première liste parut en 1751 chez T.J. Van Aken, apothicaire, mais ce n'est qu'en 1752 que Desoer obtint le privilège de l'imprimer. Le 17-1-1774, celui-ci passa du libraire François-Joseph Desoer – qui ne semble pas avoir donné son accord à ce transfert... – à son gendre Joseph-Albert Bollen. En 1785, il passera au Magistrat de Spa. Voir note suivante et P. BERTHOLET, p. 20, 187-188.

seroit intéressant que ceux-là fussent connus et souvent qu'il ne leur fût pas permis d'y rester et au moins de se lier avec la belle société; mais ce n'est pas là une affaire d'imprimeur; elle est du ressort de la police, dont l'officier de Spa devrait être chargé<sup>58</sup>.

[Feuillet séparé]: Projet: Une loi, qui devrait avoir lieu dans tout état policé, celle que tous les étrangers, soit passagers, soit surtout ceux qui veulent se loger dans quelque lieu que ce soit, donnent leurs noms et qualités et désignent le lieu où ils se logeront, et que tous aubergistes soient tenus de les demander et de les porter aussitôt en mains d'un officier ou autre établi par la police; elle doit au moins avoir lieu pour Spa, tant pour la sécurité des Etrangers que pour celle du lieu et du pays et même des environs<sup>59</sup>.

**Les promenades de Spa:** p. 44 [voir aussi p. 201, 216 et 235]: Il y a à Spa 5 promenades, outre celles des chemins des fontaines et de leurs environs. Au milieu du bourg, vis-à-vis de la fontaine, donne la promenade de 4 heures; elle sert aux personnes qui boivent les eaux du pouhon les matins; celle de 7 heures au bas de Spa, au pied et le long de la montagne; la chaussée, presque ½ lieue<sup>60</sup>, d'un très beau cours, dans le grand chemin de l'arrivée, tant du côté de Liège que d'Aix; celle d'Annette et Lubin<sup>61</sup> qui est une petite cabane placée au haut de la montagne, où l'air, la vue et de belles promenades, engagent à de petites fêtes; on peut y aller en voiture et à cheval par un chemin au-delà de l'entrepôt, ou à pied par les zigzag à la promenade de 7 heures; pente douce et agréable; on y fait des parties de déjeuné, de dîné ou goûté, dans un sallon où 30 personnes peuvent être à l'aise; de là on voit en face le petit pavillon sur 4 colonnes, au sommet d'un bout de la même montagne.

**Intrigue, concurrence post-révolutionnaire, couvents, franc-maçonnerie:** feuillet détaché, p. 46: On peut s'imaginer que dans un lieu, ou chez des gens dont l'esprit est tendu sur leur intérêt, il y a de l'intrigue, montée sur les moyens de la faire valoir. Autrefois nous voyions que de bons Pères

<sup>58</sup> C'est notamment parce que le Magistrat de Spa s'engage, d'accord avec l'officier de police, à rechercher tous ceux qui sont à Spa, à surveiller et à expulser les gens suspects et sans aveu, qu'il obtient en 1785 de publier la liste des étrangers; un huissier est chargé de recueillir les noms et qualités. A. BODY, *La liste des seigneurs et dames*, II, 1902, p. 351-353.

<sup>59</sup> Ce sont nos fiches d'hôtel... Même idée, vingt-trente ans trente ans plus tard, chez Laurent-François Dethier. A. DOMS, *Essai de littérature touristique spadoise. Notes pour l'Annuaire de Spa*, in *Histoire et Archéologie spadoises (H.A.S.)*, décembre 1997, p. 176.

<sup>60</sup> La lieue commune vaut 4.668,448 m. P. DE BRUYNE, *Les anciennes mesures liégeoises*, in *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois (B.I.A.L.)*, t. 60, p. 296.

<sup>61</sup> Cfr A. BODY, *Annette et Lubin*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1872, 64 p.

capucins avoient leurs furets pour connaître les rangs des personnes illustres (etc, voir *Amusemens...*). Après cette révolution qui a changé surtout cette partie de l'Europe, en anéantissant avec tous les ordres religieux, celui placé à Spa, [elle] a peut-être été l'origine d'un ordre d'un autre genre, et différent aussi de la franche maçonnerie, en [?, mot peu lisible] laquelle est due celle du souffle des Royautés, et de laquelle il s'étoit formé une loge subalterne.

Cet ordre, suite peut-être de ces deux, c'est celui d'une clique d'accapareurs, qui s'intriguent et qui figurent comme zélés pour l'intérêt de l'Etranger, [ils] ne buttent [n'ont comme but] qu'à le placer dans des logemens d'Eux ou des leurs, qu'à leur figurer que tel médecin le [un mot illisible] leur parent leur gagiste<sup>62</sup>.

Que l'Etranger ne se trompe pas sur les empressemens et les attentions de gens qui s'ingèrent dans les choix de logemens, de marchands, d'auberges, de médecins, comme si on n'agissoit que pour obliger, si on ne les éloignoit d'autres, que

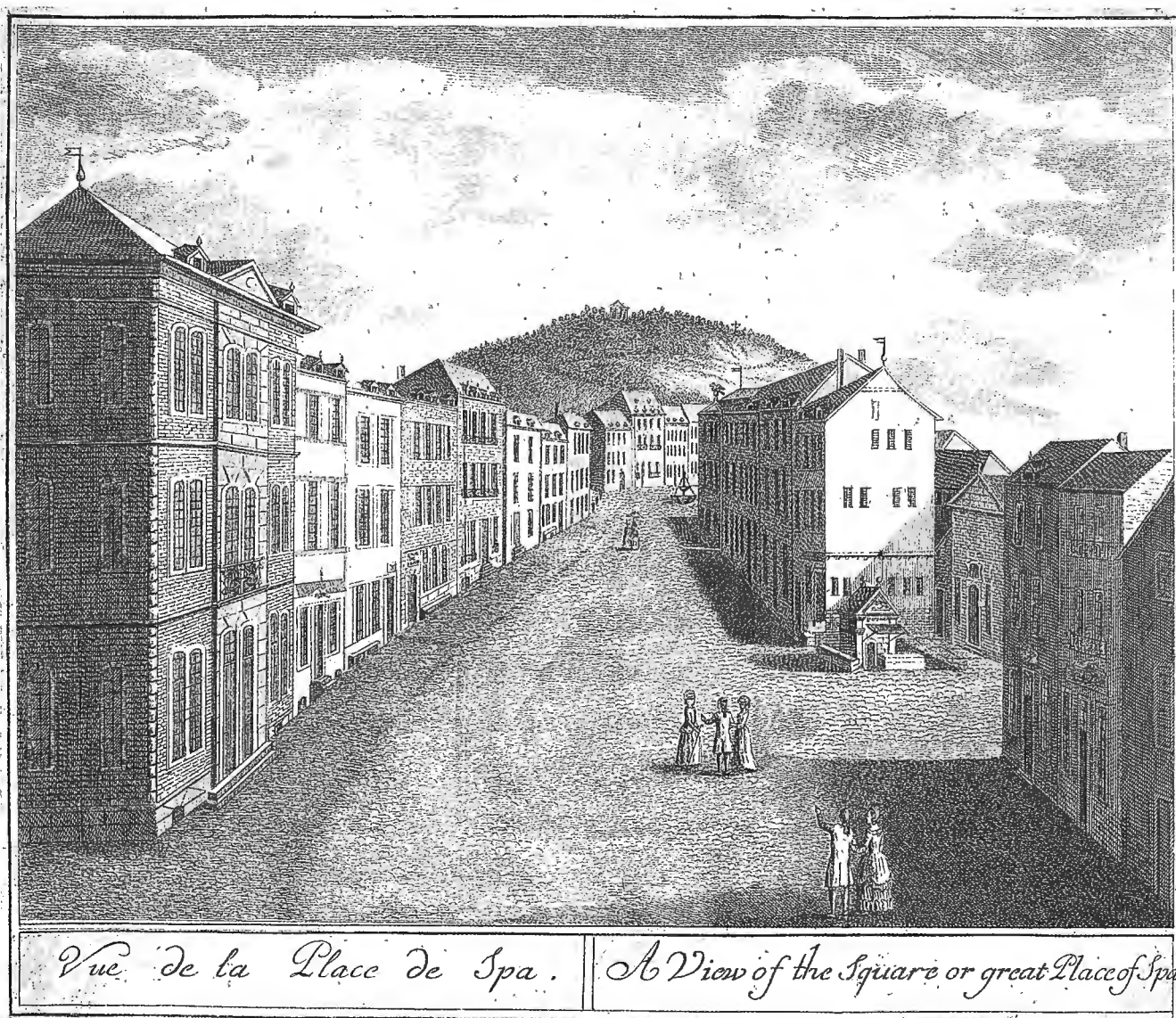
**Description de la fontaine du Pouhon, "chronographes":** p. 52: Le Bassin est surmonté d'un corps d'architecture, orné de son chapiteau, et dont l'intérieur fait une sorte de niche, comme pour le logement de la Divinité Aquatique de Spa. Ce petit édifice est posé dans un enfoncement dans lequel on va librement tout alentour de la Fontaine. On y descend de trois côtés, par quelques marches. C'est de ce réduit qu'on puise de l'eau; et qu'on la présente aux étrangers, devant un parapet dont il est bordé de deux côtés. Les deux autres côtés servent à y ranger des bouteilles qu'on en remplit, pour les envois dans les Pays étrangers. Tous ces ouvrages sont de belle pierre de taille.

(J'y remarquai des inscriptions en forme de chronographes;)[le paragraphe suivant est remplacé par ceci:] ces sortes d'inscriptions, fort usitées dans le Pays, ont l'avantage de renfermer par certaines lettres, mises en caractères majuscules, les dates des événemens qu'elles expriment, et c'est un moyen d'en conserver la mémoire; (j'en chargerai mes Tablettes. La première...).

**De la rivière et des inondations:** p. 56: (L'eau n'étant plus ralentie par la vanne d'un moulin à l'huile détruite en 1720, a creusé la rivière, ce qui) auroit mis pour toujours à l'abri de semblables désastres, si l'avidité ou des vues personnelles n'eussent point porté nombre d'habitans à y faire des empiétements. La rivière a perdu par là en largeur, ce qu'elle avoit gagné en profondeur. Aussi la même scène s'est renouvelée en 1774, en 1782 et en 1788. La première de ces inondations fit

---

<sup>62</sup> Idée quelque peu semblable chez L.-F. Dethier. A. DOMS, déc. 1997, p. 180.



Tiré des « Amusemens des eaux de Spa », 2<sup>e</sup> édition de 1782-1783.  
 (Coll. Musée de la Ville d'eaux).

monter la rivière aux environs de la source du Pouhon comme en 1674 jusqu'à cinq pieds<sup>63</sup>, la seconde à trois et la dernière à environ quatre pieds du rez-de-chaussée. La grand place et toutes les rues basses en furent couvertes, pendant un petit temps, depuis ¼ d'heure jusqu'à une heure entière. Les effets, qu'on ne put pas transporter des caves et des appartements inférieurs, furent, chaque fois, endommagés, ou emportés, par le torrent, qui força même quelques bâtiments; mais, en général, les pertes, à proportion de pareils événements, ont été fort modiques parce qu'ordinairement le danger s'annonce assez tôt pour donner le temps de sauver les effets du rez-de-chaussée.

II, p. 211: (Nous n'oublierons pas [de] sitôt l'alarme, où tout Spa fut plongé le 22 août 1782 et le 4 de juillet 1788, on ne peut pas trouver mauvais qu'on en transmette le souvenir à la postérité...)

(Le président fit observer qu'une telle crue de la rivière étoit un phénomène fort rare) et plus alarmant que dangereux. J'étois aux Eaux, lors des deux dernières inondations. La dernière surprit, d'autant plus que, malgré quelques coups de tonnerre, il n'avoit presque point plu dans le lieu même; le ruisseau ne grossit que peu à peu, pendant environ une heure de temps; et quoique d'une plus longue durée, environ une heure, elle causa bien moins de dommage que celle de l'an 1782. Un peu de pluie fut le prélude de celle-ci, (vers midi et demi...)

[Feuillet séparé]: Spa, l'inondation du 21 juillet 1804 a été plus considérable que toutes celles antérieures connues, à l'exception de celle signalée par l'inscription à la partie supérieure du monument du Pouhon en 1674. Elle a été précédée d'un orage, de tonnerre, pluie et éclairs qui ont commencé vers les 9 heures du soir et ont continué à augmenter; à 10 heures, un peu de grêle mêlée à la pluie; le tonnerre et les éclairs ont été continuels; à 10 h ½, le ruisseau de Spa a été hors rives et passoit par tout le bourg à environ 2 pieds au moins de hauteur, comme un torrent impétueux. A la maison où je suis logé, au Roi d'Espagne, 2 marches de l'escalier étoient couvertes dans les places du rez-de-chaussée, d'un pied d'eau, le petit salon du Pouhon où 4 personnes furent bloquées en avoit à 5 pieds de hauteur, à 1 pied ½ au-dessus de l'appui des fenêtres, sur lesquelles elles étoient montées et durent s'y soutenir, les pieds dans l'eau, et ayant dû casser quelques carreaux de vitres pour se tenir aux bois des croisières; elle [l'inondation] a été à huit pouces moins haut que celle de 1674.

<sup>63</sup> Le pied de St-Lambert, généralement utilisé pour les mesures agraires, vaut 29,1778 cm; celui de St-Hubert, utilisé pour les mesures du commerce, le cubage des bois de construction, des maçonneries, des terrassements, vaut un peu plus: 29,4696 cm. P. DE BRUYNE, p. 295 et 301.



Extrait de la Gazette de Liège du 25 juillet 1804: (...) Vers les 10 heures les eaux s'élevèrent en un instant avec tant de force qu'une grande partie de Spa fut inondée en un moment. Les eaux traversèrent les rues avec une rapidité et un bruit prodigieux et comme des torrens. Elles remplirent le rez de chaussée d'un grand nombre de maisons, déparèrent les rues dans quelques-unes desquelles il s'est fait des trous ... des pierres d'un grand poids ont été transportées au loin ... quelques maisons ont beaucoup souffert, il en est qui sont en partie détruites, mais la plupart ont reçu peu de dommage. L'eau a eu atteint sa plus grande hauteur vers 11 heures et quart. Peu après, elles ont commencé à baisser et à 1 h ½ les rues étoient à peu près à sec, au moins on pouvoit les passer. Personne n'a péri dans ce fâcheux accident mais la perte des habitants en marchandises avariées, en meubles, en maisons, en provisions gâtées etc est immense, il y en a parmi eux qui se trouveront ruinés. Sur la grand place l'eau s'est élevée d'un mètre 42 centièmes au-dessus de ce pavé. Il en résulte qu'elles ont été plus basses de 245 mm que le 26 avril 1674 et de 14 mm ½ moins hautes que lors de l'inondation qui arriva après-midi le 22 août 1782, mais on prétend que les effets de celle-ci ont été beaucoup moins désastreux que ceux que vient encore d'éprouver la malheureuse commune de Spa.

**Cause surnaturelle des inondations et préjugés:** II, p. 213: [A propos des inondations, certains philosophes y ont vu une cause surnaturelle] (Toute personne impartiale n'aperçoit, dans ces événemens extraordinaires, que des écarts communs, ou plutôt des variations, par des causes diverses, dans l'ordre de la nature). Pour confondre de tels préjugés, on n'auroit qu'à donner un coup d'œil aux listes d'observations météorologiques; mais on auroit beau faire si l'on vouloit ainsi s'élever contre toute opinion populaire.

\*

\*

\*